

Droit et Liberté

CONTRE LE RACISME ET L'ANTISEMITISME, POUR LA PAIX

Notre nouvelle
adresse :

30, RUE DES JEUNEURS
PARIS (2^e)
Métro : Montmartre
ou Sentier
Tél. : GUT 09-57

DRAME
ALGÉRIEN

LA GUERRE EXASPÈRE les antagonismes entre les communautés

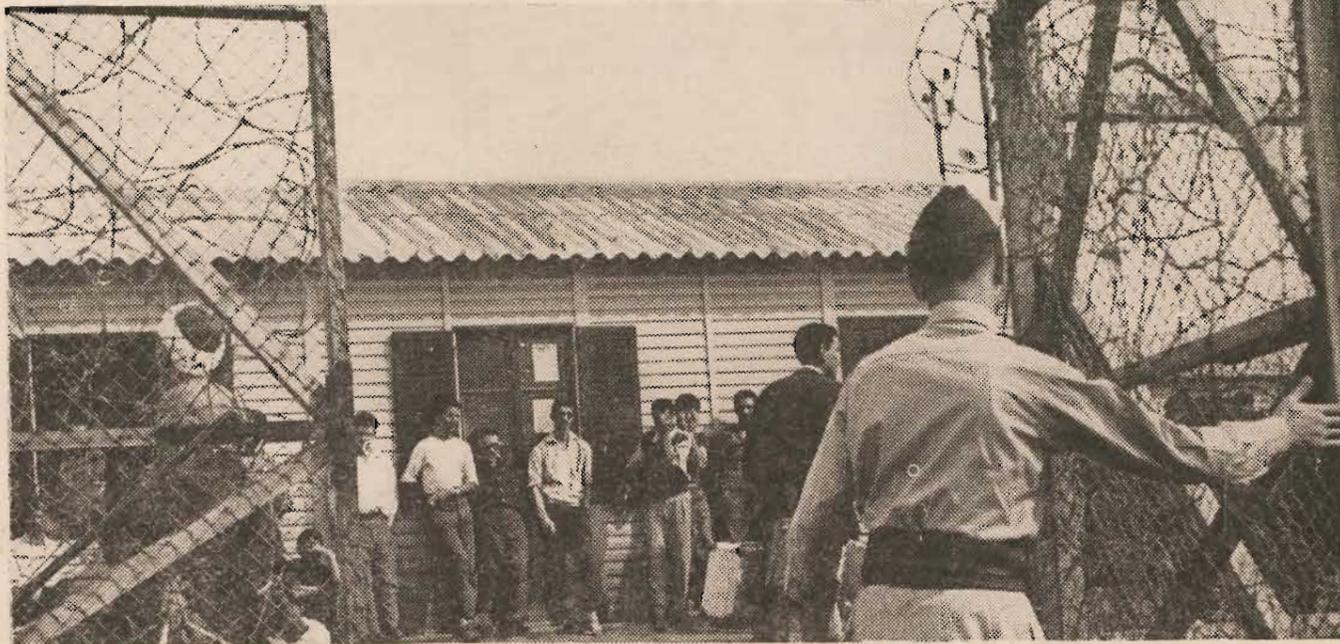
TRAGIQUE prélude au référendum, les événements de début décembre ont mis violemment à nu les aspects raciaux du drame qui se joue en Algérie.

D'une part, les ultras ont définitivement jeté le masque de la « fraternisation » : lynchant, tuant, pillant, ils ont renoué avec l'odieuse tradition des « ratonnades », révélatrices de leur racisme foncier.

D'autre part, il faut bien constater que les brutales manifestations pour « l'Algérie française » qui se

sont déroulées dans les rues d'Alger les 9 et 10 décembre ne rencontrèrent qu'une opposition bien faible de la part des forces de l'ordre. Par contre, lorsque les musulmans prirent le risque de manifester à leur tour, la répression se déchaîna aussitôt, menée, entre autres, par les parachutistes appelés d'urgence.

Les chiffres — même officiels — disent crûment ce que furent ces journées : sur 122 morts dénombrés à Alger, 8 sont Européens, tous les autres musulmans ; pour quelques dizaines d'Européens arrêtés, et bientôt relâchés, des milliers de musulmans sont internés à



Deux poids, deux mesures...

Pour mettre fin
aux discriminations
et à la haine raciale
il faut négocier
LA PAIX

la suite de vastes rafles et « ratissages », qui se poursuivent encore aujourd'hui.

Démentant les euphémismes de la « pacification », ces faits font apparaître le caractère véritable de la guerre menée en Algérie. Cette guerre ne fait que perpétuer par des moyens renforcés de coercition la « supériorité » des Européens et la sujétion des musulmans. Ce qui justifie la prise de position des vingt sénateurs musulmans qui, jugeant l'attitude des pouvoirs publics, soulignent que « rien n'est changé et que conti-

(Voir en page 5.)

Charles PALANT
Secrétaire général du M.R.A.P.

NOTES A PROPOS D'EICHMANN

EICHMANN, dit-on, sera jugé à partir de mars. Si 1945 l'avait vu dans le box de Nuremberg, il ne serait aujourd'hui qu'un criminel parmi d'autres, ni plus ni moins qu'un Hess ou qu'un Kaltenbrunner. Pris quinze ans après, il assume un rôle historique. Car, précisément, ces quinze ans de plus — ce recul supplémentaire qui nous est donné pour voir où en est le nazisme — rendent chaque jour une évidence plus claire : si l'instruction et les débats explorent la cause jusqu'au bout, le procès Eichmann ne sera ni un simple épilogue des procès d'après-guerre, ni un règlement de comptes entre les Juifs et l'accusé (1). Il sera une épreuve, ou, pour mieux dire, une confrontation. D'un côté : 1933-45, la Gestapo, l'étoile jaune, les chambres à gaz, le ghetto de Varsovie. De l'autre : 1945-60, Hitler vaincu, les engagements solennels de Potsdam, Bonn, Oberländer, Globke, Speidel et, naguère Schirmer à Mourmelon. Ce parallèle, voilà le vrai procès.

C'est bien à lui, d'ailleurs, que conduit la lecture de ce qu'on sait actuellement de l'affaire (2) :

1^o Le Docteur Servatius, du Barreau de Cologne, défenseur d'Eichmann, a

par
Jean SCHAPIRA

déclaré que son client « reconnaît les faits mais plaidera non coupable » (3). Rien de surprenant : à Nuremberg déjà, ce système fut largement utilisé. Eichmann lui-même le décrivait d'avance lorsque, dictant ses mémoires (parues depuis dans « Life »), il disait de sa responsabilité : « Qu'y a-t-il à avouer ? J'ai exécuté les ordres. Il serait aussi absurde de me rendre responsable de toute la solution finale du problème juif que de rejeter cette responsabilité sur le directeur des chemins de fer qui servaient au transport des Juifs » (4).

Contrairement à ce qu'un premier réflexe pourrait suggérer, ce plaidoyer, antérieur à l'arrestation, n'est pas une tactique : il est probablement sincère. Et

(Suite page 11)

DANS CE NUMERO :

- René - William THORP : Une menace pour la démocratie (page 7).
- Paul TUBERT : L'injustice et la colère (page 6).
- Claude ESTIER : Les Journées de Décembre (p. 5).
- Le témoignage de Jules ROY (page 7).
- Le Professeur Alfred KASTLER : L'Afrique bafouée (page 4).
- Jean BOUVIER : Les Rothschild, mythe et réalités (page 4).
- Holman JAMESON : En Afrique du Sud, la propagande ne suffit plus (page 8).
- Odette du PUIGAUDEAU : Les trois visites d'Anna LANGFUS (page 9).
- Jean ROUSSELOT : Les lâchés vivent d'espoir (page 12).
- Léonard SAINVILLE : Monde d'aujourd'hui et préjugés d'hier (page 3).
- Visite à la maison d'Anne Frank, par Pierrette Pélisson.

Cette photo accuse GLOBKE

En uniforme nazi, le Dr Globke (indiqué par la flèche), défilait alors dans les rues de Bratislava entre le ministre Frick et le « Primator » Bela Kovac. Aujourd'hui, Globke est l'éminence grise d'Adenauer (Voir page 2).



Post-scriptum aux chants de Noël

COMME ils sont jolis les chants de Noël ! Expression naïve du sentiment populaire, à l'instar des crèches, ils traduisent de façon touchante les épisodes de la fuite en Egypte, le séjour dans l'étable entre l'âne et le bœuf, l'adoration des Rois Mages ; et il émane de tout cela, même pour les non-croyants une fraîcheur, une joie pure. Sous les voûtes des églises, ces chants donnent à la fête un caractère unique ; dans le cadre de la soirée familiale, on a plaisir à entendre les voix mêlées de tous les membres de la famille autour du sapin brillant de guirlandes et de lumières.

Certains de ces Noël remontent au Moyen Age et sont devenus des sortes de classiques.

« C'est le charme inégalable des vieux Noël, que d'être essentiellement populaires et d'être imprégnés d'une mystique exquise », écrit l'abbé Chaillet, dans la préface d'un recueil de Noël du XIII^e au XVIII^e siècle, illustré avec goût par des reproductions xylographiques des maîtres anonymes, si émouvants dans leur simplicité (publié en 1942).

Pourquoi faut-il que ceux qui choisissent ces chants s'attardent à mettre en valeur ceux qui — les moins nombreux — font de cruelles allusions au Christ tué par les Juifs ?

C'est ainsi qu'il y a quelques jours, dans une fête réunissant plus d'une centaine de femmes diplômées françaises et étrangères, nous avons entendu la Chorale des Professeurs de Lycées chanter un Noël bourguignon, où le Juif avait les honneurs de deux couplets. Le chant était beau et expressif, interprété avec talent, mais on peut regretter ce choix qui n'a pas manqué d'attrister — car d'abord il détonnait dans un beau programme — ceux qui sont sensibles à l'expression des sentiments antisémites, autrefois systématiquement entretenus par l'Eglise, qui a, depuis, et dans son ensemble, cessé ces misérables attaques contre des innocents.

Ces professeurs distingués et respectables n'y avaient pas pensé ! Aucun d'eux, sans doute n'avait jamais été inquiété dans sa vie, et ils étaient certainement à cent lieues de se douter du mal qu'ils pouvaient faire.

Un frisson nous saisit quand nous pensons que ces professeurs peuvent faire le même choix pour leurs élèves, et qu'ils contribueront ainsi à réveiller ou à perpétuer une conception haïssable du Juif traître et assassin.

Schwartz-Bart, dans le Dernier des Justes, a fait mimer la scène de la Crucifixion en montrant des gosses fanatisés prenant pour victime un enfant juif. La scène est dans toutes les mémoires.

Voilà où l'on peut aboutir. Nous savons qu'on peut tout suggérer aux enfants, le bien comme le mal, et alors, comme l'a dit le poète : « l'enfance est sans pitié »...

Ce ne serait du reste pas la première fois qu'on relèverait l'exemple de ces chants de Noël.

« Il y a quelques années, nous écrivait récemment l'un de nos amis, ma fille revint à la maison chantonnant cette strophe :

« Entre les larrons sur la croix
Dort, dort dort le roi des rois ;
Mille juifs mutins
Cruels assassins
Crachent à l'entour
De ce Dieu d'amour. »

Notre ami eut la curiosité de se reporter à la source qui était la Revue Les Chansons de France fondée pour encourager la diffusion de la musique populaire par l'audition et l'exécution, sous le patronage de la Schola Cantorum.

Dans le même recueil, figurait un autre Noël anti-juif où l'on chante à l'avant-dernier couplet :

Or, dites-nous Marie,
Sans plus nous enquérir
Les faux juifs pleins d'envie
Le firent-ils mourir ?
Oui de mort amère
Par grand détraction
En une croix clouée
Entre deux larrons.

Puisque ces Noël existent et ont pu être recueillis et imprimés de nos jours, ils sont encore chantés dans les écoles de province ou de campagne, et en particulier dans des écoles religieuses, transportant avec eux le virus anti-juif.

Notons que dans le joli recueil dont nous parlons au début de cet article, l'un de ces Noël existe, mais sans les strophes précitées.

Qu'on ne s'étonne donc pas de notre protestation. Nous nous associons volontiers à la fête de Noël, mais à la condition qu'elle ne nous fasse pas déboucher sur des perspectives d'humiliation et de martyre.

Nous nous associons à la conclusion de notre ami : il faudrait procéder à un dépouillement des textes racistes de la Noël, analogue à celui qu'a fait le Père Demann pour les catéchismes et les livres d'enseignement, et demander aux autorités ecclésiastiques le retrait des couplets intempestifs.

Pascale SAISSET.

POSITIONS

● Une « table ronde »

Le magazine « Science et Vie » publie dans son numéro de décembre le compte rendu d'un « table ronde » sur le racisme qu'il a organisée avec la participation de MM. René CASSIN, ancien vice-président du Conseil d'Etat, président de l'Alliance Israélite Universelle ; Jacques MADAULE, professeur agrégé d'histoire ; Roger BASTIDE, professeur d'ethnologie sociale et religieuse à la Sorbonne ; Eugène SCHREIDER, professeur de biométrie à l'Institut de Démographie ; et Alfred METRAUX, chargé à l'I.U.N.E.S.C.O. de la lutte contre les discriminations raciales. Voici quelques-unes des remarques faites au cours de cet intéressant débat :

M. le Président CASSIN. — Je crois honnêtement que les Français n'ont pas le tempérament profondément raciste... Il est vrai que nos compatriotes, un peu xénophobes, assez conservateurs et souvent fort jaloux par tempérament, n'échappent pas aux travers des autres hommes. Nous ne pouvons pas nous décerner un brevet de vertu particulière. Mais on peut dire très sincèrement — peut-être parce que les Gaulois ont été profondément influencés par les idées méditerranéennes et la chrétienté — que le racisme n'a pas trouvé chez nous, en dehors de Gobineau et de Lapouge ni ses grands doctrinaires ni ses jéaux.

M. Jacques MADAULE. — Je voudrais parler (...) de l'hostilité qui s'exerce souvent en France contre les Nord-Africains. Tel Kabyle ressemble à s'y méprendre à un paysan du Massif Central. Néanmoins, d'une façon paradoxale, certains éléments français manifestent plus de racisme à l'égard des Nord-Africains qu'ils ne l'ont jamais fait à l'égard des Vietnamiens pendant la guerre d'Indochine ou à l'égard des Noirs. Qu'il suffise de rappeler à ce sujet certaines rafles de police « au faciès ».

M. Eugène SCHREIDER. — Bien sûr les races existent... Cependant la race est une réalité beaucoup plus compliquée qu'on ne le croit habituellement... Il est extrêmement facile de distinguer un homme franchement noir d'Afrique d'un blanc d'Europe ; mais il n'y a pas pour l'anthropologue de race noire ou de race blanche tout court ; on les appelle les grandes races pour souligner précisément qu'elles sont des assemblages de types assez hétéroclites.

(...) Que vous preniez n'importe quelle classification de race, vous n'y trouverez ni de race aryenne, ni de race sémite, ni de race juive. Les communautés israélites ont à peu près les mêmes caractères anthropologiques que les populations environnantes. Déjà les vieilles statistiques de Weismberg ont montré que le pourcentage de blonds aux yeux clairs est sensiblement le même chez les Israélites que dans la population du pays où ils vivent.

M. Alfred METRAUX. — Il est possible

que la définition de la notion de culture ait été la plus grande acquisition de la sociologie au sens large du mot. Au fond, ce qui distingue les hommes entre eux, ce sont les traditions culturelles. Il y a, entre les groupes de profondes différences. Mais ce sont des différences culturelles. Il est temps de diffuser largement cette idée, au moment où nous sommes témoins de ce saut extraordinaire des peuples qui passent, en quelque vingt ans, de l'âge de la pierre taillée à celui de l'atome.

M. Roger BASTIDE. — Le préjugé racial prend des formes différentes selon qu'il s'agit d'une situation paternaliste ou d'un régime de libre concurrence. Dans le premier cas, l'homme de couleur se situe si bas dans la hiérarchie sociale, qu'il ne peut pas être un concurrent possible, et de ce fait, il ne représente pas un danger. Le résultat est que le Blanc aura des rapports avec lui, à condition que ce soient des rapports de supérieur à inférieur (...)

Mais dès que, par suite de l'industrialisation, des rapports de concurrence viennent de naître entre les races, alors, immédiatement, le préjugé prend une forme beaucoup plus virulente (...)

Donc, pour moi, dans le paternalisme comme dans le régime concurrentiel, que j'appellerai de « la lutte des classes », la cause fondamentale du préjugé, c'est la lutte pour le statut social, pour la situation sociale. L'idéologie raciste et les stéréotypes ne font que servir de justification après coup (...)

Voilà pourquoi je pense que la seule solution possible pour venir à bout du racisme, c'est une transformation complète de la société.

M. le Président CASSIN. — Les mesures ? Cela peut aller de la loi la plus vaste — loi internationale ou nationale — au règlement le plus infime concernant l'entrée dans les cafés, l'emploi dans les usines (...)

Il y a les mesures répressives, et il y a les mesures préventives. Or, vous savez bien que le répressif ne donne pas toujours de résultats, mais il peut en donner (...)

A côté de ce que j'ai appelé les « mesures », il y a « l'éducation ». J'entends par éducation non pas seulement l'éducation scolaire mais aussi la possibilité, pour les enfants de rencontrer des enfants d'autres milieux, d'autres races, et de les respecter (...)

En réalité le racisme est une maladie sociale. On ne guérit pas les maladies instantanément ; personne ne peut faire le miracle de supprimer le racisme dans le monde en quelques heures ni même en quelques années. C'est une tâche immense, à laquelle tous les hommes qui pensent doivent s'atteler.

● Le rôle des enseignants

La livraison de septembre des « Documents Edsco » (Editions Scolaires), publication pédagogique bimestrielle, contient une périlleuse étude de M. Lucien SETTE sur le racisme.

« Qu'est-ce que le racisme ? écrit-il. C'est, dirons-nous, la tentative de justifier les pratiques discriminatoires et oppressives d'un groupe ethnique sur un autre par la croyance en une supériorité héréditaire de certaines races humaines par rapport à d'autres, notamment sur le plan intellectuel et moral. Ordinairement, on réduit cette définition à sa deuxième partie, c'est-à-dire qu'on définit le racisme seulement par la croyance à la supériorité héréditaire de certaines races, sans parler des pratiques discriminatoires et oppressives de certains groupes ethniques sur d'autres. Nous pensons que c'est là une grosse erreur ; car c'est réduire le racisme à une idée, alors qu'il est d'abord et avant tout une pratique sociale, dont l'idée raciste n'est que le reflet, la justification, l'alibi. Le racisme ne consiste pas dans le simple fait d'appeler par exemple un Algérien « raton » ou « melon », mais dans le fait d'imposer aux Algériens une condition méprisante, dont ces termes méprisants ne sont que l'expression verbale. Et sans doute l'aire de diffusion de l'idéologie raciste déborde-t-elle fréquemment sa base sociale réelle, comme en toute idéologie. Il n'empêche que, coupée de sa base, elle devient incompréhensible.

« Ainsi entendu, le racisme est une forme millénaire de l'oppression de l'homme par l'homme. Il y a eu un racisme romain à l'égard des peuples « barbares » — et le mot même de barbares est en quelque sorte le « raton » des Romains — il y a eu un racisme de la chrétienté médiévale, d'où est sorti pour une large part l'antisémitisme contemporain, comme il y a un racisme du capitalisme et du colonialisme modernes. Mais sans aucun doute, au cours de cette longue histoire, et contrairement peut-être à ce que croient certains, la furie meurtrière du racisme, bien loin de s'atténuer depuis l'antiquité et le moyen-âge avec le « progrès des mœurs » a atteint de nos jours une ampleur sans précédent (...).
« Combattre aujourd'hui le racisme,

ce n'est donc pas s'attaquer aux séquelles d'un vieux mal finissant, mais bien à l'envahissement d'un fléau plus caractéristique de notre temps que d'aucun autre dans le passé. »

Examinant les raisons pour lesquelles les enseignants se doivent de mener « la bataille idéologique » contre le racisme, M. Lucien Sève, en souligne trois principales :

« D'abord parce que les cercles colonialistes et réactionnaires mettent tout en œuvre pour retarder l'irrésistible mouvement d'émancipation des peuples colonisés, et que six ans de guerre d'Algérie, succédant à sept ans de guerre d'Indochine, ont renforcé la base objective du racisme en France ; ensuite parce que, non seulement à l'aide de leur presse, mais trop souvent avec celle de la radio et de la télévision d'Etat, ces mêmes cercles cherchent consciemment à diffuser les idées racistes — qu'on songe, exemple pris entre mille, à la manière dont sont quotidiennement traités par notre radio les dirigeants cubains, guinéens ou congolais, pour ne pas même parler de l'Afrique du Nord — enfin parce que, trop souvent, un Français qui partage instinctivement tous les préjugés racistes sur la prétendue inaptitude des peuples africains à se gouverner, ou qui soupçonne d'emblée d'un vol un travailleur algérien, n'en arbore pas moins la tranquille conviction de n'être pas raciste, la naïve bonne conscience qu'« en France on n'est pas raciste » — forme subtile du poison raciste qui assoupit gracieusement le sens critique. »

« Que les enseignants, donc, conclut-il, assurés d'accomplir ainsi une très noble et indiscutable mission saisisent toutes les occasions pédagogiquement fondées pour guérir ou pour prévenir la maladie raciste chez leurs élèves (...). Qu'ils saisisent toutes les occasions valables de faire comprendre cette grande vérité simple que les inégalités criantes qui existent entre les peuples ne viennent pas des injustices des hommes — de certains hommes — et ceci, non seulement en s'appuyant sur les enseignements du passé, mais sur ceux du présent. »

NAZISME

● Une enquête sur Globke ?

Les révélations de P.-A. Lentin sur les activités passées du Dr Hans Globke, publiées dans le dernier numéro de « Droit et Liberté », ont eu un large retentissement en France et à l'étranger. C'est un nouveau coup porté à celui qui élabora et commenta les lois raciales hitlériennes, à celui qui se rendit dans les divers pays occupés par les nazis pour faire appliquer des lois semblables (ainsi, en Slovaquie en septembre 1941, où le montre notre photo de première page).

La dénonciation de Globke, à laquelle participent plusieurs journaux et groupements en Allemagne occidentale même, amène le chancelier Adenauer à envisager de se séparer de ce collaborateur gênant, à qui il voue pourtant une grande amitié. Il voudrait éviter que se renouvelle le malaise créé par l'affaire Oberländer.

Aussi commence-t-on à parler, à Bonn de la « santé chancelante » de Globke, qui pourrait amener M. le Secrétaire d'Etat à faire retraite. On a même annoncé sa démission.

D'autre part, le procureur général de l'Etat de Hesse a confirmé qu'une enquête est actuellement en cours sur le passé de Globke.

Celui-ci, cependant, reste fidèle à son poste d'éminence grise du Chancelier. Souriant, le teint fleuri, il répète à qui veut l'entendre qu'il « n'est au courant de rien ».

Jusqu'à quand durera ce scandale ?

● Une réputation qui n'est pas à faire

« Léni bien aimée, je suis sur le divan où j'ai senti ton âme communier avec la mienne... Il faut revenir... cela n'avait pas l'air de te déplaire. »

C'est en ces termes délicats que Julius Streicher, l'ignoble chef de file de la propagande raciste hitlérienne, le directeur du torchon « Der Stürmer », s'adressait à Léni Riefenstahl.

Cette actrice, qui fut l'égérie des grands chefs nazis, qui paraissait en uniforme S.S. pendant les massacres de Juifs, a exprimé, elle aussi ses sentiments dans une forme édifiante. Elle qualifiait pudiquement Goebbels (dans « Paris Soir » du 2 juillet 1937) de « plus agréable des patrons ». Elle écrivait à Hitler que son « admiration pour vous mon führer, se

(Suite page 3)

(Suite de la page 2)

place au-dessus de tout ce que je peux penser et sentir... »

Pour avoir rappelé ce passé, un historien, M. Alexandrov, vient de se voir condamné. Son livre consacré à Eichmann est placé sous séquestre parce que « portant atteinte à l'honneur et à la réputation » de la plaignante.

Evidemment, l'honneur et la réputation de Léni Riefenstahl sont au-dessus de tout soupçon !

Ce jugement a été rendu le 23 décembre 1960, à Paris, où Léni Riefenstahl était venue spécialement.

● Une rénovation qui n'a rien de nouveau

On nous transmet de Toulouse un tract ronéotypé, répandu abondamment dans le Sud-Ouest.

Ce tract, édité par le « Mouvement de la Rénovation Française » ne rénove certes pas la propagande xénophobe, raciste et antisémite à laquelle les Hitlériens nous ont habitués.

Sous le titre « Rien que la France », il s'agit de virulentes attaques contre les « entreprises de colonisation nord-africaine, espagnole, italienne, juive, polonaise, etc... » que « nous voyons prospérer et proliférer chez nous ».

Ces « colonisateurs » trouvent un appui selon ce tract, à la « Dépêche juive », (lisez : « La Dépêche de Toulouse ») pour qui le libéralisme signifie : « le pourrissement à forme prétendue démocratique, si favorable aux combines et intérêts de la juiverie internationale ».

Aussi, le « mouvement » en question préconise « des coupes sombres » dans les rangs des émigrés de toutes origines, pour « rendre intégralement la France aux Français », et pour « procurer des logements et du travail à nos compatriotes d'Algérie ».

De telles élucubrations peuvent faire sourire. Mais qu'on y prenne garde. C'est dans ce style que les criminels d'hier justifiaient les camps de concentration et les chambres à gaz.

Il est inadmissible qu'une telle prose puisse être diffusée aujourd'hui en France.

● « Le Juif Süß » en Égypte

Un journal du soir a annoncé que le film « Le Juif Süß » a été projeté récemment par la télévision de la République Arabe Unie.

Ce navet hitlérien est une des plus ignobles productions antisémites de la propagande nazie.

Lorsque, après la Libération, des fascistes tentèrent de le projeter à Paris, les antiracistes, à l'appel de notre Mouvement, s'élevèrent avec indignation contre ce scandale, et la séance prévue fut interdite.

Si l'information aujourd'hui publiée est authentique, nous dénonçons avec énergie cette inqualifiable tentative d'excitation à la haine. Le M.R.A.P. a décidé d'exprimer à ce sujet l'émotion des antiracistes à l'ambassade de la R.A.U.

ANNONCE

Jeune éducatrice cherche chambre indépendante. Eau courante.
Écrire au journal.

VITRIFICATION de parquets

APPARTEMENTS — PROPRIETES — BUREAUX — MAGASINS —

POSE DE PARQUETS — RABOTAGE — PEINTURE —

REVETEMENTS DE SOLS —

Travaux exécutés par spécialistes
Déplacement en Seine, Seine-et-Oise

Sans majoration de prix

Devis gratuit sans engagement

BEMART

158, rue des Pyrénées - PARIS
MEN 18-73

Monde d'aujourd'hui et préjugés d'hier

NOUS savions déjà depuis longtemps que la perversion raciste pouvait faire disparaître chez certains hommes jusqu'aux notions les plus courantes de bon sens ou de logique, mais nous gardions encore quelques illusions et croyions que la condamnation quasi universelle de l'hitlérisme, avait pu faire naître des scrupules chez les tenants avoués ou honteux de Rosenberg et leur donnant, malgré eux, une certaine pudeur, les détourner des outrances de langage les plus grossières. Or, c'est à un véritable déchaînement de fureur raciale que les récents événements du Congo nous ont fait assister, et cela non seulement dans les espèces de poubelles périodiques que sont des feuilles comme « Rivarol » ou « Aspects de la France », dont la raison d'être est de distiller la malfaisance, mais aussi dans la « grande presse » dont on sait l'influence sur l'opinion publique.

« Droit et Liberté », dans un numéro précédent a, sous la signature de notre amie Marie-Magdeleine Carbet, relevé déjà toutes ces incongruités. Nous y revenons aujourd'hui, malgré le peu d'enthousiasme que nous ressentons à répondre à ces balivernes qu'il ne faudrait que mépriser : mais le mépris ne suffit pas ; et l'expérience ne nous a-t-elle pas appris à quels crimes contre l'humanité, peuvent conduire de semblables sottises ?

Il est curieux de constater, comment dans un pays de tradition libérale et universaliste, comme la France, les pseudo-démonstrations des Rebatet, des Edith Delamare, des Pierre Dominique, des Henri Lebre, des Pierre Debray, qui ne sont que des pauvretés reprises et accommodées au goût du jour, des doctrinaires racistes du troisième Reich, et qui témoignent, chez leurs auteurs, d'une intelligence bien inférieure à celle de ces Africains ou autres peuples de couleur dont ils proclament hautement l'infériorité, il est curieux de constater comment de telles piteries parviennent à trouver audience et font tache d'huile, même dans des journaux qui ne nous ont pas habitués à pareils errements.

Après tout, il est si confortable et si facile de se compter au nombre des super-hommes.

Et puis quoi ? Y a-t-il vraiment lieu de s'étonner ? Tout ne devient-il pas possible quand on entend le Chef de l'Etat lui-même tenir des propos méprisants sur les « populations primitives ».

L'exemple vient de haut.

TROIS « ARGUMENTS »

Si l'on excepte les injures et les grossièretés dont la liste est longue (écrits, dessins) et fastidieuse, l'argumentation des racistes de tous poils, face à la volonté d'indépendance manifestée par les peuples africains et autres nations sous domination occidentale, est à peu près la suivante :

1) L'Europe doit se maintenir en Afrique. En quittant ce continent, elle le livre à l'anarchie et à la barbarie, avant de laisser la place libre à la « dictature communiste », car les Nègres sont incapables de se gouverner eux-mêmes et ne peuvent vivre que sous la férule plus ou moins rude, plus ou moins paternaliste du Blanc supérieur.

2) La deuxième série d'arguments relève de la simple galéjade. Les tenants de Goebbels et de Rosenberg, s'insurgent contre le « racisme » et la « xénophobie » des populations africaines, accusées de vouloir terroriser les Blancs, quand elles sont parvenues à l'indépendance. Cet hommage involontaire de gens qui méprisent l'homme à une conception qui revendique le respect de l'homme en quelque lieu que ce soit, n'est-il pas la preuve patente que la dite conception est la seule qui soit valable et ait droit de cité ? Mais ne nous méprenons pas. Aux yeux de ces racistes, il ne s'agit que du seul respect de l'homme blanc, et la maxime de la Rochefoucauld leur est entièrement applicable.

3) Enfin, écrivent nos bonnes plumes, il est inepte, de céder, comme on le fait au « démocratism » « onusien » et de donner à ces prétendus nouveaux Etats africains, les mêmes droits que les grands pays civilisés et une tribune mondiale pour leurs vaticinations. Aussi, à leurs yeux, l'organisation internationale n'est-elle qu'un « machin » qu'on ne peut considérer qu'avec dédain et vouer aux gémonies.

Derrière les premières affirmations, se cachent en réalité des intérêts certains et pour le moins sordides. D'aucuns n'ont d'ailleurs, pas de honte à le déclarer ouvertement, faisant ces aveux aller de pair avec d'intempestives criaileries sur la suprématie occidentale.

Les résume de manière très cynique, un dénommé Dr Antonio Jules de Castro Fernandes, un Portugais, administrateur de la Banque Nationale d'Outre-Mer et détenteur d'autres titres encore (n'est-ce pas

tout naturel chez un grand colon portugais ?).

« C'est friser le contre-sens, avance le personnage, que d'évoquer le principe national pour l'appliquer à tel ou tel territoire sur lequel n'a jamais existé, l'embryon même d'une nationalité... Ce qui caractérise le panorama actuel de l'Afrique en ébullition... c'est le retour au fond ancestral, la renaissance des haines auxquelles la présence de l'Occident et du catholicisme avait imposé silence durant de longues années... L'Afrique ne peut s'organiser en Etat unitaire... Elle ne peut être que « complémentaire de l'Europe »... « Privée de la coopération européenne ».

par
Léonard SAINVILLE

L'Afrique ne sera pas capable de résoudre ses problèmes, ni même de les évaluer correctement. »

Bref, ces sauvages africains ne peuvent subsister que dans la soumission et la dépendance, et cela pour leur propre bonheur.

CE QU'ENSEIGNE L'HISTOIRE

Telle est la théorie. Elle peut offrir des variantes, selon le cerveau plus ou moins inspiré et génial qui l'exprime. Il y a encore du travail pour les psychiatres, de par le monde.

Parlons-en, de la barbarie africaine. Quand on contemple avec un certain recul, les actes dits de « barbarie » du passé proche ou lointain, il semble bien que l'Europe n'ait point voulu se laisser devancer par l'Afrique, et cela tout au long des quatre derniers siècles, qui sont justement ceux de la colonisation.

Il n'est que de rappeler les massacres et les autodafés de millions d'Indiens, par les Espagnols, conquérants de l'Amérique, aux 16^e et 17^e siècles. Il suffit de penser aux innombrables déportations de la traite à ces dizaines de millions de bras ravis à l'Afrique pendant deux siècles, à ces lamentables barbaries qu'ont été la traite en Afrique et l'esclavage en Amérique. Enfin, on n'a qu'à faire un très léger effort de mémoire pour revivre par le souvenir, ces boucheries qu'ont été les deux dernières guerres mondiales, et au cours de la plus récente, ces exterminations massives de Juifs dans les chambres à gaz par les civilisés aryens.

On a beau fouiller le passé, on ne sache pas que les « barbares » africains, aient jamais procédé à de semblables tueries.

Il en va de même de l'anarchie. Il faut être absolument étranger à l'histoire européenne, comme peut l'être un super-homme d'Occident, pour ignorer que l'évolution s'est opérée à travers des décennies et des siècles d'anarchies renouvelées (reflets de luttes de classes encore inorganisées), quand le despotisme ou la tyrannie n'imposait pas leur rude loi.

Nous renvoyons donc ces Pierre Dominique et autres gens du même acabit à l'école de l'Histoire, mais d'une histoire sérieuse et impartiale et non point celle qui est truffée de faux et d'oublis volontaires. Leurs démarches s'apparentent à celles d'hommes incultes... ou alors, ce ne sont que des menteurs par omission. Nous leur rappelons aussi qu'ils ont certainement assez d'amis parmi les colons vivant en Afrique, pour ne pas au moins deviner que le désordre qu'ils évoquent, est avant tout le fait des colonisateurs eux-mêmes.

Mais peut-être, nos penseurs ne veulent-ils considérer de la civilisation que son aspect technique et scientifique !... Dans cette alternative même, ils ne limiteraient leurs jugements qu'au présent, et feraient fi du passé, accoucheur de la réalité actuelle. N'est-ce pas un des leurs même, Debray, qui vient les contredire et leur donne une toute récente leçon, leur apprenant qu'il y eut une antiquité africaine policée et qu'« au Moyen-Age des Empires brillants, le Ghana et le Mali, s'élevèrent, dont les souverains éblouissaient le Moyen-Orient de leurs fastes » et que « alors que Paris n'était encore qu'une misérable bourgade, Tombouctou passait pour l'une des cités les plus riches que le monde ait (connu) ».

CES... « INGRATS »

Il reste donc à démontrer que les Africains ont toujours été incapables de se gouverner eux-mêmes.

Il y a 130, 120 ans, les esclavagistes qui ne se distinguent en rien de nos racistes modernes, affirmaient que l'accession des Nègres des Antilles à la liberté, serait une catastrophe, et seraient triompher souve-

rainement la sauvagerie. Ces mêmes hommes prétendaient s'opposer à l'octroi de la liberté par étapes et criaient au vol, à l'expropriation, comparant leurs ateliers d'esclaves, aux troupeaux d'un fermier beauceron, quant on envisageait d'enlever à la condition servile des enfants nés de parents sur qui ils avaient droit de vie et de mort. On sait ce qu'il est advenu de leurs prophéties.

Quand on voit ceux d'aujourd'hui, s'en prendre haineusement à Lumumba, à Sékou-Touré qui entendent faire de l'indépendance de leur pays une réalité (il est dommage pour eux, que Fidel Castro ne soit pas, lui aussi un Noir), on ne peut s'empêcher de conjecturer que leur divagations connaîtront le même succès que celles de leurs prédécesseurs.

La folie de ces messieurs ne connaît plus de limites quand ils assimilent certains dirigeants noirs, qui ne sont pas de leur goût, à des chefs hitlériens. Telle est la comparaison à laquelle se livre l'un d'eux, analysant la nature du pouvoir du président du Ghana, N'Krumah.

Les chefs africains mobiliseraient les réactions passionnelles de populations incultes et abruties pour les lancer à l'assaut des Blancs. Ils pratiqueraient le racisme et Patrice Lumumba, se serait révélé comme l'un des plus vicieux parmi eux. L'homme aurait, fort heureusement, plus de vanité, que de capacité.

Nous ne pouvons reprendre, à ce sujet, toutes les sornettes qui ont paru dans la presse. C'est à en pleurer...

De toutes cette littérature, il découle que les colons ont toujours été des hommes pétris d'humanité et de bienveillance, faisant de la fraternité humaine, leur premier principe de vie, et que ces Nègres ne sont que des ingrats, assoiffés de sang blanc.

Ici encore il suffit de rappeler ce que de temps en temps, mais obscurci par un écran de fumée, pudiquement relégué dans les dernières pages, exprimé en petits caractères, la presse dite d'information a fait connaître de cette bonté, de cette générosité du colonisateur. Notre mémoire nous souffle alors, les dizaines de milliers de victimes de Madagascar, les exploits des Boers en Afrique du Sud, les procès de Kotonou ou d'Abidjan, etc., etc.

Il est très curieux enfin de constater que le racisme des Africains connaît des limites très tranchées, et que leurs débordements sanguinaires au Congo, deviennent dans les Etats de la Communauté, des manifestations de la plus pure amitié entre les races. Qui devinera l'énigme ?

C'EST LA FAUTE A ROUSSEAU...

Autre sujet d'impatience pour ces professeurs... l'inadmissible position de l'O.N.U.

Même M. Hammardjkold qui a pourtant donné bien des gages à l'impérialisme n'échappe pas à leur vindicte.

C'est sous les titres de « *Bacchanale aux Nations-Unies* », « *L'O.N.U. maîtresse d'anarchie* », « *Lorsque la démocratie universelle est en marche* », etc... que « Rivarol » présente les débats à l'O.N.U. touchant les problèmes relatifs aux pays africains.

L'O.N.U., « ce machin » admet dans son sein, les nouveaux Etats africains. Elle prend en considération les plaintes de certains d'entre eux, comme le Congo. Il n'en faut pas plus pour que nos gens entrent en transes...

Comment !... ces « populations primitives », ces nations sous-développées, viennent s'asseoir sur les mêmes bancs que les plus puissants Etats du monde, et se permettent dans certains cas, de dénoncer la politique de ces mêmes Etats.

C'est proprement inadmissible. On n'a jamais vu pareille mare aux grenouilles.

En réalité, ce qui blesse, ce n'est pas tant la présence de ces Etats, mais leurs possibilités d'insoumission, leur inaptitude à se ranger sous la houlette de l'Occident, leur prétention de mettre en doute le bien-fondé des points de vue occidentaux, bref, leur non-alignement.

Edith Delamare, dans une série d'articles de « Rivarol » s'en prend à Rousseau, qui a exalté le « bon sauvage » et travaillé à la destruction... de la civilisation. La notion « Droits de l'Homme » la met hors d'elle. Interprétant à sa façon Aristote, elle réclame pour la race des seigneurs dont elle fait naturellement partie intégrante, le droit de commander et de faire travailler à son profit, tous ceux qui sont des incapables. La liberté généralisée ?... Une utopie, une vaine promesse...

Ce qui caractérise avant tout cette sorte d'écrits, c'est dans certains cas l'inconscience, mais surtout en premier lieu, l'égoïsme ; là où règne ce sentiment, disparaît toute sensibilité, s'efface progressivement l'intelligence. Intelligence et sensibilité, n'est-ce pas seulement, en elles, que réside toute la dignité humaine ?

LES ROTHSCHILD

Mythe et réalités

Le destin apparemment hors série des Rothschild : la rapidité de leur ascension au début du XIX^e siècle, leur « royauté » financière à l'époque des banquiers privés, leur influence sur les pouvoirs publics, leur adaptation à l'évolution économique, et la continuité, la permanence de leur puissance depuis la seconde moitié du XIX^e siècle, à côté des banques nouvelles « d'affaires » ou de « dépôts », tous ces faits, considérés en soi, et isolément, ont servi à la fois d'aliments, d'alibis et de preuves démonstratives au permanent courant antisémite, qui prit en France, à la fin du siècle dernier, une vigueur nouvelle.

Protagonistes de l'histoire financière, les Rothschild sont devenus l'un des enjeux de la polémique sociale. « Les Juifs, rois de l'époque » écrivait le publiciste Toussnel dès les années quarante. Et Drumont, avec d'autres, de reprendre ce thème avec fracas cinquante années plus tard.

Le point de vue objectif de l'historien à ce propos est que les Rothschild, en

par

Jean BOUVIER

tant qu'ils ont exercé et exercent une fonction financière, sont bien caractéristiques d'un certain système économique que d'une mentalité particulière, d'une « race » spécifique, ou d'une religion déterminée. Dans leurs activités professionnelles, leurs règles de gestion, leurs types d'opérations, leur politique d'affaires, leurs tactiques de gains, etc... les Rothschild ne sont pas typiquement « Juifs », ils sont typiquement capitalistes — au sens où les économistes et historiens entendent le mot. Parmi d'autres — protestants ou catholiques — les Rothschild représentent un certain type de banquiers et d'hommes d'affaires, un certain groupe social à l'intérieur de la grande bourgeoisie : le groupe dit de la « haute banque », aussi bien illustré par les Périer, ou les Hottinguer. Ces banquiers privés se sont successivement enrichis dans le grand négoce international, les emprunts d'Etats, les assurances, les chemins de fer, les mines, l'électricité, le pétrole, etc... Tout en évoluant et en s'adaptant, ils ont conservé un certain style d'affaires : massivité des fortunes et des opérations, prudence de la gestion et force des liens internationaux, ignorance de la réclame et absence de contacts avec le grand public... Bref, une aristocratie des affaires, que le succès ultérieur — à partir des années soixante — des établissements de crédit, grands bazars des affaires bancaires, a d'ailleurs quelque peu reléguée dans la pénombre depuis un bon demi-siècle.

MAIS les passions antisémites, à l'époque du pamphlétaire Drumont, ou à celle du nazisme et de ses survivances, n'ont que faire de réflexion objective. Le fait est que, sur un fonds ancien d'antisémitisme diffus, dont l'histoire rend compte, ces passions se sont alimentées au contact des réalités nouvelles du grand capitalisme — dont la « haute banque » était l'un des mécanismes. Le courant antisémite de droite — conservateur, monarchiste, nationaliste — a voulu renforcer l'antisémitisme, appliqué aux Rothschild, de toutes les critiques que l'on pouvait formuler à l'encontre des crises, des désordres et des tares du régime capitaliste. Le « Juif », en tant que tel, a été présenté, caricaturalement, comme l'inventeur et le prototype, à la fois du financier. Et tous les phénomènes qui relevaient seulement d'une structure économique déterminée, d'une organisation sociale spécifique — pas à pas établies depuis le XVIII^e siècle — se sont trouvés réduits aux dimensions dérisoires des concepts antisémites.

Il faut reconnaître que certains théoriciens socialistes du XIX^e siècle — fouriéristes, anarchistes, proudhoniens, voire guesdistes — sont tombés à leur façon dans cette fondamentale erreur d'optique.

Il y eut ainsi dérivation, vers l'antisémitisme, de l'anticapitalisme, et « brouillage » de la critique fondamentale du capitalisme par un antisémitisme en soi irrationnel. D'où la juste formule du social-démocrate allemand Liebknecht : « L'antisémitisme est le socialisme des imbéciles ».

Donnons une remarquable illustration de cet aphorisme, en relisant cette page

Dans sa série « Portraits de l'Histoire », le Club Français du Livre (8, rue de la Paix, Paris), vient d'éditionner un ouvrage intitulé « Les Rothschild ».

Cette étude historique et économique d'une grande clarté constitue indirectement une réponse à l'antisémitisme, dans la mesure où celui-ci a fait des Rothschild le symbole de la « domination juive », et où l'auteur, M. Jean Bouvier, montre que l'ascension de cette famille, placée dans son contexte objectif, a une toute autre signification.

M. Jean Bouvier, qui est directeur d'études à l'École Pratique des Hautes Études, a bien voulu préciser pour « Droit et Liberté » le sens de cette démythification encore nécessaire.

de Drumont tirée de *La France Juive* (1886) :

« Sur qui pèse le plus durement le régime actuel ? Sur l'ouvrier révolutionnaire, et le conservateur chrétien (1). L'un est atteint dans ses intérêts vitaux, l'autre est blessé dans ses croyances les plus chères... Les ouvriers comptent parmi eux des hommes assez intelligents, des contre-maitres assez habiles pour faire fonctionner les usines de façon que la disparition du patron ne s'aperçoive même pas. Je suis persuadé qu'ils n'ont qu'à le vouloir, étant donnée leur organisation actuelle, pour s'emparer de tout. Malheureusement pour eux une révolution comme celle-là arrêterait net toutes les fabriques, et dans cet intervalle, la bourgeoisie se rallierait, trouverait un général qui noiera dans le sang la révolte prolétarienne. Si la bourgeoisie française ne fait pas cela, l'Allemagne le fera pour elle, saisira cette occasion d'intervenir, et sera soutenue par la bourgeoisie épouvantée. Ce but, que poursuivent les ouvriers, et qu'ils n'ont pas tort de poursuivre à leur point de vue, ne pourrait-il pas être atteint pacifiquement ? Pourquoi un prince chrétien (2), un chef aux conceptions fermes et larges... ne confisquerait-il pas les biens juifs ? Pourquoi, avec les ressources ainsi créées, ne permettrait-il pas aux ouvriers d'expérimenter leurs théories sur l'exploitation collective et directe des établissements industriels ? »

On a ici comme un condensé prophétique de « l'anticapitalisme » et de l'antisémitisme nazis : la révolution sociale muée en confiscation des « biens juifs » ! Mais ce qui n'était que théorie chez Drumont, on sait de reste comment ce devint pratique... Que ces « thèses » aient eu des adeptes, en France, il y a quelque soixante-dix années donne à réfléchir.

Entre autres armes contre le « socialisme des imbéciles » — imbéciles qui ont fourni leur contingent de criminels — il y a, aujourd'hui comme jadis, la raison, la réflexion historique, l'étude objective. A propos des Rothschild, ces méthodes sont parfaitement applicables. Et l'on voit alors en eux ce qu'ils furent vraiment : de grands bourgeois typiques. Aussitôt tombent bien des falsifications à base antisémite. Mais la remise en ordre des idées n'est jamais inutile à refaire, dans la mesure où l'antisémitisme est l'une des maladies honteuses du corps social.

(1) Allusion à la politique laïque de l'Etat bourgeois républicain.

(2) Drumont était monarchiste.

Eftets de la force de frappe

L'AFRIQUE BAFOUÉE

La troisième bombe atomique française vient d'exploser sur le continent africain. La presse étrangère a enregistré l'événement avec une indifférence résignée. Il faut noter cependant la protestation officielle du gouvernement japonais et la désapprobation du gouvernement canadien. Les gouvernements du Ghana, du Mali, du Nigéria ont fait connaître leur indignation.

Nous voulons bien croire que toutes les précautions ont été prises pour réduire au minimum les dangers physiologiques, nous admettons que les risques sont faibles. La question n'est pas là. Le problème qui se pose n'est pas un problème de santé et de sécurité, c'est un problème politique dont dépend l'avenir de la communauté qui s'édifie sur des structures nouvelles.

Plus que les tenants des civilisations usées, les peuples africains dans leur fraîcheur d'âme sont choqués par le détournement des acquisitions scientifiques vers des œuvres de destruction. Se sentant frustrés des richesses de la terre par leur état de sous-développement, ils ne peuvent comprendre que des peuples civilisés au lieu de les aider à acquérir ces richesses, gaspillent ainsi des

par Alfred KASTLER

Président de la Fédération Française contre l'Armement Atomique

crédits sur leur sol. Pour eux la science est une activité humaine noble et sacrée qui ne doit pas être profanée. Commettre une telle profanation sur le continent qui leur appartient prend à leurs yeux la signification d'un viol de leur sol et de leur âme.

Nous avons grand tort de méconnaître la force et la profondeur de ces sentiments.

Lorsqu'il a été question de procéder en Corse à des explosions souterraines — qui ne comportent pas les dangers des explosions aériennes — la vague émotionnelle soulevée parmi les habitants de la Corse a été telle que le gouvernement a jugé prudent de renoncer à ce projet.

Lorsqu'on a voulu immerger des déchets radioactifs en Méditerranée en respectant des règles très strictes de sécurité il a suffi de l'opposition d'une petite principauté pour surseoir à cette opération. Le gouvernement tient donc grand compte des réactions sentimentales des populations européennes. Mais lorsque ces réactions sont manifestées par d'autres populations il n'en est pas de même. Comment ne comprend-on pas en haut lieu que plus que par les faits eux-mêmes les peuples de l'Afrique peuvent se sentir blessés par une telle discrimination.

Nous n'ignorons pas certaines objections : les installations de Reggane ont été décidées à un moment où la France régnait en souveraine sur l'Afrique du Nord. On y a investi des crédits importants. On ne peut pas renoncer à ces investissements. Mais les rapports entre la France et les anciens peuples colonisés ont évolué rapidement. Ce ne sont plus à l'heure actuelle des rapports de domination basés sur la force. Ces peuples ont acquis leur souveraineté et ces rapports sont devenus des rapports d'égal à égal, des relations qui se fondent désormais sur l'amitié, la confiance mutuelle, l'intérêt commun. Avoir su réaliser ces changements est à porter à l'actif du régime actuel. Mais il faut savoir ce qu'on veut. Si les bombes atomiques françaises continuent à exploser sur le continent africain nous risquons de ruiner cette œuvre, nous avons l'air de lancer un défi aux peuples que nous venons d'émanciper. Nous compromettons les liens d'amitié qui lient la France à ces jeunes nations, même à celles qui actuellement nous assurent de leur coopération à l'O.N.U. et ailleurs. Devons-nous sous prétexte de ne pas abandonner des investissements coûteux jouer cette amitié et risquer de la perdre ?

Les grands prêtres de notre action psychologique sont-ils donc incapables de saisir les arguments d'une psychologie élémentaire mais fondamentale et de se mettre par la pensée à la place des peuples africains ? Quelles seraient leurs propres réactions si les Noirs de l'Afrique avaient découvert l'énergie nucléaire et s'ils choisissaient nos Landes pour expérimenter des bombes ?

La France a donné, il y a quelques mois, son adhésion à un accord international destiné à préserver le continent polaire austral de toute expérimentation nucléaire. Heureux pingouins de la terre Adélie ! Ils ne connaîtront pas l'angoisse apocalyptique qui étreint les hommes. Mais est-il raisonnable de refuser aux hommes quelle que soit leur couleur ce qu'on accorde si généreusement aux continents habités par quelques rares animaux ?

Réveillons nazis à Paris

Les nazis ont réveillé à leur façon, à Paris : en essayant d'incendier une synagogue, et en inscrivant des slogans anti-juifs.

C'est dans la nuit de Noël qu'il se sont attaqués à la synagogue de la rue Pavée, non loin de l'Hôtel de Ville, vers 2 h. 30 du matin. Ils mirent le feu à de l'essence qu'ils avaient vidée contre la porte principale et qui coulait dans le hall. Fort heureusement, un passant survint peu après : il éteignit le début d'incendie en l'éteignant avec sa gabardine. Les flammes avaient commencé à ronger le bas

de la porte, et l'on peut voir encore, sur le carrelage du hall, la trace noire laissée par le feu. L'essence avait coulé également sur le trottoir et sur la rue, risquant d'incendier les voitures qui se trouvaient à proximité.

Cette agression est la seconde en quelques semaines. En novembre, déjà, les nerfs racistes avaient brisé les vitres du secrétariat de la synagogue et lancé des journaux imbibés d'essence qui mirent le feu à un bureau.

L'émotion est grande dans ce quartier

populaire, où l'on condamne avec vigueur ces actes de style hitlérien.

Pendant la nuit de la Saint-Sylvestre, les groupes nazis ont fait des inscriptions antisémites sur les murs du Mémorial du Martyr Juif Inconnu qui, décidément, les empêche de dormir. Ces inscriptions ont été effacées le lendemain.

Une fois de plus, la police a été alertée, et une fois de plus on annonce une enquête. Nous pensons cependant que des mesures préventives pourraient être prises pour empêcher ces menées dangereuses.

Est-il donc si compliqué de connaître leurs auteurs ? Le « portrait robot » de ces énergumènes serait assez facile à réaliser !

COMMENT CONCEVEZ-VOUS L'ANTIRACISME ?

L'enquête ouverte dans notre avant-dernier numéro par les articles de M. Paul Dehem et de Roger Marria nous a valu un courrier intéressant.

Nous ne pouvons publier ces let-

tres dans le présent numéro en raison de l'abondance des matières.

Mais l'enquête continuera le mois prochain. Amis lecteurs, faites-nous parvenir votre point de vue !

Les Journées de Décembre



AU lendemain des manifestations du dimanche 11 décembre à la Casbah et à Belcourt, j'avais, à Alger, un entretien avec un fonctionnaire musulman de la Délégation générale qui, commentant les événements de la veille, me dit notamment ceci :

— En plus de tous les morts qui viennent grossir l'effroyable martyrologe de l'Algérie, ce qui s'est passé depuis trois jours me paraît très grave d'un autre point de vue : sur les Européens qui manifestaient, le service d'ordre s'est contenté de lancer des grenades lacrymogènes. Sur les musulmans, sans hésitation, sans scrupules, on a tiré au revolver ou à la mitraillette.

racisme se sont manifestés sous les formes les plus diverses. Dans les manifestations européennes d'abord et cela de façon indéniable. Il suffisait d'entendre les propos que tenaient les manifestants de la rue Miche-

par
Claude ESTIER

let pour être convaincu que le mythe de la « fraternisation » né, pour les besoins de la cause, au lendemain du 13 mai, était définitivement enterré. La façon brutale dont certains Européens cherchaient à entraîner dans la grève du F.A.P. les commerçants musulmans qui refusaient de s'y associer, les injures dont ils accompa-

plus pur style des « ratonnades » classiques par de jeunes blousons noirs européens donnant la chasse aux musulmans (l pénétrant à leur suite dans un café maure dans le seul but d'y faire la loi à coups de revolver. Dans le même temps, les Européens — hommes et femmes — qui des fenêtres et des balcons tiraient sur les musulmans ne se gênaient pas non plus pour les traiter avec une hargne indescriptible de tous les noms — et ils sont nombreux — que le vocabulaire français a inventé à l'intention des Nord-Africains.

DES EXCES QUI N'AURAIENT PAS DU AVOIR LIEU...

Et les musulmans eux-mêmes ? On a voulu voir aussi dans leurs manifestations un aspect raciste et beaucoup d'hommes de droite, dont l'attitude passée ne permettait pas de penser qu'ils mettraient un

Une telle commission pourrait peut-être, en effet, établir s'il y a eu ou non provocation dans cette regrettable affaire. En tout cas, la prise de position de l'organe officiel du F.L.N. me paraît particulièrement importante dans la mesure où elle vise à mettre en garde les cadres locaux du F.L.N. contre les dangers que ferait courir à la cause algérienne le renouvellement de tels incidents et à les inciter à se montrer particulièrement vigilants dans ce domaine.

Les prises de position du F.L.N. et du G.P.R.A.

Dans l'article d' « El Moujahid », organe du F.L.N., analysé ci-dessus par Claude Estier, et où figure la demande d'une enquête internationale sur les événements d'Alger, on peut lire notamment :

« Depuis 20 siècles, les Juifs sont installés en Algérie. Au moment où les pires persécutions leur étaient réservées en Europe, c'est l'Afrique du Nord, terre de tolérance, qui accueillit les Juifs chassés d'Espagne.

« Sur la terre algérienne, la minorité juive a toujours vécu en bonne intelligence avec les musulmans, s'interpénétrant largement, partageant joies et peines, soumis ensemble à la lourde tyrannie des féodalités, indissolublement liés entre eux.

« L'antisémitisme est un sentiment importé par le colonisateur français, qui voyait en lui, tout à la fois, un moyen de gouvernement et la satisfaction de ses propres sentiments à l'égard des Juifs.

« Un long travail de dissociation aboutit au pogrom de Constantine en 1934 : encore faut-il signaler que juifs et musulmans, le calme revenu, dénoncèrent la provocation et le rôle déterminant dans la conduite de l'émeute de la police et de l'administration coloniales. Ce fut leur seule victoire. Pendant l'occupation, alors qu'on retirait la nationalité française aux juifs d'Algérie (...), les vichystes, devenus aujourd'hui les ultras, avancèrent que cette mesure satisfaisait une soi-disant revendication musulmane. Pour confirmer leurs dires, ils auraient voulu que les musulmans attaquent les juifs et ne ménagèrent pas leurs efforts pour obtenir ce résultat (...)

« Le peuple algérien répondit fièrement qu'il n'était pas l'exécuteur des sales besognes racistes du colonisateur, que les juifs demeurent fidèles à la patrie algérienne étaient leurs frères.

« Depuis le début de la Révolution, on a vu de nombreux juifs rejoindre ses rangs. Certains sont morts, d'autres ont subi d'innombrables tortures, d'autres encore continuent la lutte aux côtés de leur peuple (...).

« ...Le Front de Libération Nationale a su garder son sang-froid en face de la provocation. En 1956, il a dénoncé le mot d'ordre de boycott des commerçants juifs. Il a lancé de constants appels aux juifs d'Algérie, citoyens algériens, pour qu'ils rejoignent la lutte.

« Ces appels, des juifs de plus en plus nombreux les ont entendus, malgré l'attitude, lourde de conséquences, de dirigeants complices des bourreaux.

« Au contact de la Révolution, les juifs ont vu que le caractère antiraciste et anticolonial de la lutte du peuple est le garant que ce peuple, qui a fait table rase du colonialisme, a chassé à jamais ce sentiment hideux importé par ses oppresseurs : l'antisémitisme. »



Rappelons, d'autre part, l'appel lancé à la radio le 17 février 1960 par M. Ferhat Abbas, président du G.P.R.A., à tous les Algériens :

« L'Algérie aux Algériens, à tous les Algériens, quelle que soit leur origine : cette formule n'est pas une fiction. Elle traduit une réalité vivante, basée sur une vie commune.

« C'est la terre qui façonne l'homme. Et la terre algérienne nous a façonnés. Elle nous a si bien marqués que nous pouvons vivre ensemble.

« Dans la République algérienne que nous édifierons ensemble, il y aura de la place pour tous, du travail pour tous. L'Algérie nouvelle ne connaîtra ni barrières raciales ni haines religieuses. Elle respectera toutes les valeurs, tous les intérêts légitimes. »



Dans les rues d'Alger, drapeaux en tête

Au même moment, à Paris, un certain nombre de parlementaires musulmans, protestant contre l'attitude des forces de l'ordre, soulignaient eux aussi que l'on avait fait comme à l'habitude, mais de façon plus cynique encore « deux poids et deux mesures ».

UNE HARGNE INDESCRITIBLE

Il est évident que tout au long de cette semaine algéroise des signes profonds de

gnaient leurs propos, ne laissaient aucun doute possible sur leurs véritables sentiments.

Dans la repression ensuite. En « nettoyant » à la mitraillette le quartier du Ruisseau, par exemple, les parachutistes ont donné une nouvelle preuve du faible prix qu'ils attachent à la vie d'un « bougnoule ». Quant à la tragique fusillade de Bab el Oued qui a fait tant de morts musulmans, elle a été déclenchée dans le

tel zèle à prendre la défense des Israélites, ont immédiatement mis l'accent sur un fait qui est effectivement regrettable : le pillage de la synagogue de la Casbah.

Quelques heures après la manifestation du 11 décembre, je suis allé rue Randon. J'ai vu les images de la dévastation, les portes enfoncées, les livres sacrés déchirés, les murs souillés d'inscriptions à la peinture. Le fait est indiscutable, mais il mérite cependant des explications.

Ces explications, je les ai demandées, avant de quitter Alger, à tous les responsables politiques algériens que j'ai pu rencontrer. Voici ce que l'un des plus qualifiés d'entre eux m'a répondu.

— Je suis d'accord avec vous pour penser que c'est regrettable. Mais d'abord quand une foule est déchaînée elle commet facilement des excès. Ensuite, il faut dire que les Israélites n'ont pas toujours eu une attitude très favorable à notre égard. Ils se sont engagés à fond pour l'Algérie française. Enfin, j'insiste sur le fait qu'aucun Israélite n'a subi de sévices physiques au cours des manifestations. Il n'empêche que la profanation de la synagogue n'aurait pas dû avoir lieu...

Quelques jours après, une explication plus complète a été fournie dans le numéro spécial d'El Moujahid consacré à la relation des événements de décembre 1960. Un éditorial intitulé « L'antisémitisme, cheval de Troie du colonialisme », réaffirme la doctrine constante du F.L.N. qui considère les Israélites algériens, « installés en Algérie depuis vingt siècles », comme des Algériens au même titre que les musulmans. Et l'article ajoute qu'aux yeux du F.L.N. l'antisémitisme est « un sentiment importé par le colonisateur français qui voyait en lui tout à la fois un moyen de gouvernement et la satisfaction de ses propres sentiments à l'égard des Juifs, race honnie ».

L'organe du F.L.N. rappelle le pogrom de Constantine en 1934 pour dénoncer le rôle déterminant qu'y jouèrent la police et l'administration coloniales et évoque les appels à l'action directe antijuive adressés aux musulmans pendant la guerre par les Vichystes qui sont les ultras d'aujourd'hui.

Regrettant d'autre part l'attitude de certains dirigeants du Consistoire qui incitaient la communauté israélite à ne pas prendre part à la lutte du peuple algérien, le F.L.N. se félicite d'avoir vu de nombreux Juifs algériens rejoindre ses rangs.

LE G.P.R.A. DEMANDE UNE ENQUETE INTERNATIONALE

Quant à l'affaire du pillage de la synagogue d'Alger le « Moujahid » appelle les dirigeants israélites à soutenir la proposition du G.P.R.A. tendant à la création d'une commission d'enquête internationale afin d'établir de façon certaine ce qui s'est passé à Alger.

La guerre exaspère les antagonismes...

(SUITE DE LA PAGE UNE)

nent à exister, comme par le passé, deux poids et deux mesures, la rigueur de la répression pour les uns, la complaisance, voire la complicité, pour les autres ».

Cette situation explique pourquoi après six années d'une lutte inégale, les masses musulmanes ont pu exprimer avec tant de puissance leur combativité, leur sympathie pour le F.L.N. Seuls s'étonneront ceux qui ignorent — ou veulent ignorer — les causes profondes de cette révolte, provoquée par tant de discriminations, d'humiliations et d'injustices.

LE 11 décembre, des actes antijuifs ont eu lieu à Alger et à Oran, attirant l'attention sur la troisième communauté dont le sort se trouve lié à l'évolution du drame algérien.

Le sac d'une synagogue, la profanation d'un cimetière, les attaques contre des magasins juifs, même s'il s'agit de manifestations sporadiques et non préméditées, témoignent des passions qui résultent du climat de violence entretenu par six années de guerre.

Le M.R.A.P. qui combat tous les racismes, d'où qu'ils viennent, a, dès le lendemain, flétri publiquement ces exactions.

Mais il dénonce avec la même vigueur ceux qui exploitent une émotion légitime pour tenter de dresser les Juifs contre le peuple algérien.

De même que l'on ne saurait assimiler les ultras criminels à l'ensemble des Européens, de même il serait faux d'attribuer à une volonté délibérée des dirigeants musulmans ces actes antijuifs qui se sont greffés, ici et là, sur des démonstrations d'une toute autre orientation. Nos articles consacrés au drame algérien apportent des informations nombreuses sur cet aspect des récents événements.

Et il convient d'attacher une importance toute particulière à la déclaration publiée dans « El Moujahid », par laquelle le F.L.N. désavoue l'attaque de la synagogue d'Alger et demande à ce sujet une enquête internationale.

Nous sommes convaincus — et nous l'avons répété maintes fois dans ces colonnes — que juifs, musulmans et chrétiens peuvent s'entendre en Algérie. Les antagonismes entre les communautés, que le régime colonial envenimait quand il ne les suscitait pas de toutes pièces, sont gravement exaspérées par la poursuite de la guerre. Seule une paix juste, reconnaissant les aspirations et les droits des musulmans, mettant fin aux privilèges et aux discriminations, pourrait créer les conditions d'une entente, d'une coopération entre les hommes de toutes origines sur cette terre trop longtemps déchirée.

OR, cette paix, le référendum du 8 janvier vient de confirmer qu'elle est voulue par l'opinion.

L'influence des ultras, des partisans de la guerre à outrance est apparue pour ce qu'elle est : négligeable et artificiellement gonflée. Par contre, la masse des électeurs qui ont répondu « oui » au général de Gaulle, tout comme ceux qui ont voté « non » et bien des abstentionnistes volontaires, se sont prononcés les uns et les autres, sans contester, pour la paix par la négociation.

C'est la France entière maintenant, qui attend la négociation : non pas avec ceux des Algériens qui apportent actuellement leur collaboration aux autorités françaises, ce qui, de toute évidence n'apporterait aucun changement — mais avec ceux contre qui l'on se bat, avec le G.P.R.A. dont il faut bien reconnaître l'influence et la représentativité après les événements de ces dernières semaines.

Seule une négociation de cette sorte, portant sur le cessez-le-feu et donnant toutes garanties d'une consultation loyale, permettrait d'en finir en Algérie avec les méthodes électorales très contestables dont le référendum a donné une nouvelle illustration.

Plus vite elle aura lieu, plus largement s'ouvrira la perspective de relations plus humaines entre les communautés d'Algérie, entre le peuple algérien et le peuple français.
Ch. P.

DRAME ALGERIEN

L'injustice et la colère

Si l'IL est une terre par le monde où sévit à plein ce fléau de l'humanité qu'est le racisme c'est bien l'Algérie.

Alors que la France a une place de choix parmi les peuples qui ont le plus lutté au cours de l'Histoire pour le respect de la personne humaine et pour le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes.

Alors que nos compatriotes sont, chez eux, les moins racistes des hommes.

Par quel paradoxe inouï, par quelle aberration faut-il qu'un pays comme le

par
Paul TUBERT

Ancien Député-Maire d'Alger.

notre, qui a eu en Algérie des responsabilités qui l'engagent encore, ait toléré si longtemps un état de choses contraire à la loi morale, au simple bon sens et aux intérêts évidents des peuples engagés maintenant dans une guerre dont la durée dépasse déjà celle de chacune des deux grandes guerres mondiales et celle de la guerre contre le Viet-Nam.

Là où la France a manifesté sur d'autres plans son génie créateur et sa générosité d'âme une plaie s'est étendue et supprime encore : le racisme qui a fait la grande colère d'hier et la guerre d'aujourd'hui.

Alors qu'il y a quinze ans nous fêtions la victoire des Alliés contre Hitler qui était avant tout la victoire de l'homme sur le racisme, comment se fait-il que subsistent en Algérie les traces et les séquelles d'un racisme vaincu et condamné ?

Car le racisme, ce monstre est là, toujours là, allant depuis la forme bénigne d'un tutoiement systématique et généralisé à la forme barbare d'une torture renouvelée du haut moyen-âge mais dotée d'un appareillage électrique.

La passivité des pouvoirs publics devant de pareils faits restés sans sanctions devait entraîner fatalement une réaction en chaîne atroce : le terrorisme et le contre-terrorisme dont furent victimes, dans les deux communautés, beau-

2 poids, 2 mesures...

« Rivarol » du 29 décembre dépeint d'une formule pittoresque les manifestations des ultras d'Alger : « Faute d'interlocuteurs, si l'on peut dire, la manifestation pour l'Algérie française se poursuivait sans aléas... »

Tous les témoignages confirment d'ailleurs l'attitude conciliante du service d'ordre, qui subit sans sourciller les insultes et les attaques d'une foule de plus en plus agressive.

Par contre, lorsque les musulmans, prenant un risque terrible, manifestèrent à leur tour, ils trouvèrent, eux « à qui parler ». Là aussi, les témoignages abondent. Et la protestation rendue publique par 20 sénateurs musulmans commente avec une sobre émotion, ce contraste :

Ils saluent le sacrifice des innocentes victimes « dont le seul crime a été de croire qu'elles pouvaient, à l'instar de la communauté européenne qui n'a jamais été sérieusement inquiétée, malgré des agissements plus graves, exprimer leur sentiment, qui est d'ailleurs celui de l'ensemble des populations musulmanes, sur le problème algérien qui est également le leur (...). »

Ils « constatent avec tristesse et regret, une fois de plus, que rien n'est changé et que continuent à exister, comme par le passé, deux poids et deux mesures, la rigueur et la répression pour les uns, la complaisance, voire la complicité pour les autres (...). »

« Bouleversés par les récits faits par les témoins de ces journées tragiques, et notamment par les journalistes sur les circonstances de leur déroulement, dont le moins que l'on puisse dire, c'est qu'elles sont troublantes, et sur le nombre des victimes, certainement plus élevé que celui annoncé officiellement », ils « demandent que soit ordonnée immédiatement une enquête, confiée à une commission parlementaire. »

Qu'en a-t-il été depuis ? Pour quelques dizaines d'ultras de seconde zone arrêtés, et bientôt relâchés, des milliers et des milliers de musulmans ont été arrêtés et internés. De vastes opérations de « ratisage » sont en cours dans les quartiers musulmans, notamment à Oran. Aucune sanction n'a été prise, aucune enquête n'est annoncée concernant les responsables directs et indirects du sang versé. Est-ce là cette justice « égale pour tous » promise par M. Debré ?

coup d'innocents sans distinction d'âge ou de sexe.

En toute justice on ne saurait imputer au seul régime la responsabilité de ce racisme qu'ont toléré les gouvernements de Paris, tant sous la IV^e que sous la III^e République, pour ne pas remonter plus loin.

Tous en effet ont laissé à la discrétion d'une véritable féodalité possédant la terre, l'argent, l'influence politique et des privilèges de fait le sort d'une masse de musulmans considérés surtout comme une main-d'œuvre à bon marché.

Au lieu de se solidariser aveuglément avec les premiers par peur des seconds dont le nombre croissait considérablement trop de « pieds-noirs » (1) ont méconnu leurs véritables intérêts et aussi le sentiment de la justice.

Au lieu de s'imposer par des qualités dont ils ne sont pas dépourvus, ils ont affecté, vis-à-vis de leurs concitoyens musulmans, une superbe et un mépris qui ont causé le malaise puis la haine entre les deux communautés condamnées à vivre ensemble sur un même sol également cher au cœur des uns et des autres.

Ainsi se creuse le fossé que n'ont pu combler les pontifes promettant la paix dans un quart d'heure ou pour la fin de l'année.

Ces délais sont passés mais la guerre et le racisme continuent.

S'agissant de racisme, même si on considère comme exacts les chiffres officiels diffusés par la presse à l'occasion des dernières manifestations tout observateur impartial constate que la balance n'est toujours pas égale entre Européens et musulmans. Qu'il s'agisse de la répression des manifestations politiques ou du respect des libertés individuelles il y a toujours, en fait, discrimination raciale.

Tant que les pouvoirs responsables ne se résoudront pas à abolir cette distinction révoltante, non seulement dans des discours sans lendemain et dans des textes sans suite, mais par des mesures énergiques, la guerre continuera, absurde et cruelle, pour le malheur de la France et de l'Algérie.

A cet égard pour tous les antiracistes le devoir est clair :

Poursuivre inlassablement, demain comme dans le passé, le combat pour l'abolition de toutes les discriminations raciales et pour la fraternité inconditionnelle des hommes de toutes races.

(1) Nom qu'ils se donnent eux-mêmes en arborant parfois à la boutonnière un insigne comportant ces deux pieds sur fond blanc.

Quand Xavier VALLAT se pose... en défenseur des juifs

Les actes antijuifs qui se sont produits à Alger et à Oran ont provoqué une émotion bien légitime. Ce qui l'est moins, et qui doit être dénoncé avec vigueur, c'est l'exploitation éhontée de cette émotion que tentent certains, pour la détourner au profit de leur mauvaise cause.

Pour comprendre tout ce que cette opération a de suspect, il suffit de savoir que l'un des chefs de file en est Xavier Vallat. L'ex-commissaire aux questions juives de Vichy, qui n'a rien renié de son antisémitisme, se pose maintenant en défenseur... des Juifs.

Pourquoi cette brusque métamorphose ? Parce que tous les arguments sont bons en faveur de « l'Algérie française » et de la guerre à outrance, même, et surtout, les plus mensongers.

Xavier Vallat, dont les amis algériens sont des antisémites notoires prétend que « l'Algérie algérienne sera l'Algérie des pogroms pour la communauté israélite ».

En fait, il s'agit de mobiliser l'opinion juive dans la croisade ignoble des ultras. Et pour cela, tout d'abord, grossir les incidents, jeter de l'huile sur le feu.

Ainsi, une feuille éditée par M. Soutelle n'hésite pas à parler de « pogrome raciste F.L.N. à la Casbah », de « racisme panarabe qui est à la base de la doctrine

du F.L.N. », passant évidemment sous silence tout ce qui va à l'encontre de ces excitations fanatiques.

La même campagne d'effolement apparaît dans « Paris-Presse » du 15 décembre qui titrait sur toute la largeur de sa première page : « Après une nuit d'agitation ponctuée des « you-you » des femmes musulmanes, LES FAMILLES JUIVES QUITTENT LA CASBAH ».

Ou encore dans « Carrefour » qui vend la mèche en affirmant : « Si la France part c'est le programme » : il faut donc, en somme, poursuivre et aggraver la guerre pour apaiser les esprits et faire cesser les effusions de sang !

« Rivarol », évidemment, y va lui aussi de sa larme de crocodile, et découvre, ni plus ni moins, « un important contingent de malheureux Israélites (tiens ! tiens !) hommes et femmes, égorgés au rasoir ou brûlés vifs ». Quand il s'agit des millions de victimes — réelles celles-là — brûlées dans les fours crématoires d'Hitler, on est moins sensible à « Rivarol » ! Et aussi à « Nouveaux Jours ».

Les antiracistes écarteront fermement ces provocations. Et, n'en déplaise à ces pseudo « amis des Juifs », ils mèneront la lutte pour une véritable fraternité entre les communautés d'Algérie, dont la condition première est la paix.

LES FAITS

Dans son article de la page 5, Claude Estier rapporte ce qu'il a vu rue Randon à Alger. Divers témoignages publiés dans la presse viennent confirmer et compléter ses observations.

Dans quelles conditions la synagogue a-t-elle été envahie par des manifestants ? Selon le correspondant du « Monde », (16-12), Philippe Ben, « les agresseurs racontaient que les Juifs qu'abrite le quartier auraient tiré sur les Musulmans ».

« France-soir » (15-12) écrit : « Il semble bien qu'à l'intérieur de la Casbah, ils (les manifestants) se soient heurtés à d'autres musulmans, en opposition absolue avec eux et, notamment, avec des membres du M.N.A. Des bagarres ont également éclaté avec la petite minorité de commerçants juifs établis sur tout le pourtour de la Casbah. »

Selon cette thèse, des heurts d'ordre politique pourraient être le point de départ à partir duquel les manifestations ont dégénéré en pillage.

C'est une interprétation toute différente que donne la revue « Afrique-Action » paraissant à Tunis : « D'après des informations non contrôlées en provenance d'Alger, écrit-elle, des « bleus-de-chauffe », souteneurs indicateurs à la solde de la police, qui faisaient régner la terreur dans la Casbah, poursuivis par les manifestants, se seraient réfugiés dans la synagogue, d'où ils tirèrent sur la foule qui alla les débusquer. »

Le même organe constate encore : « Dans les grands mouvements de masse,

des tendances latentes peuvent se « dé-fouler ». Il existe, pourquoi le nier, un antisémitisme diffus, et comme sauvage, irraisonné, qui est la chose du monde la mieux partagée. »

Et « Afrique-Action » ajoute : « Le F.L.N., notamment dans un tract de la Fédération de France, publié à l'occasion des manifestations nazies qui se sont produites il y a quelques mois en Europe, a toujours pris position contre l'antisémitisme et contre le racisme, sous quelque forme qu'ils se produisent. »

Ces informations diverses montrent combien serait nécessaire une enquête approfondie sur ces déplorables incidents, de même que sur les conditions dans lesquelles le cimetière juif d'Oran a pu être profané.

Il est intéressant, en tout cas, de noter certains faits réconfortants, comme ceux que signale le « Jewish Chronicle » (22-12) :

« Au plus chaud des émeutes, écrit-il, un certain nombre de Musulmans ont offert refuge à leurs voisins Juifs. Parmi ceux qui ont ainsi été aidés, on signale le rabbin Seror et sa femme. Aucun Juif n'a été assassiné durant les troubles, et tandis que plusieurs Musulmans francophiles ont mystérieusement disparu, aucun Juif, semble-t-il, n'a subi le même sort. »

Quant au « Monde » (16-12), il résume et situe les événements en ces termes :

« Il apparaît que des Israélites qui habitent dans la Casbah, ont effectivement quitté leur domicile pour chercher refuge dans les quartiers moins enfiévrés. Mais jusqu'ici, le mouvement n'a nullement pris une allure d'exode. »

« Des incidents fâcheux, graves, dramatiques parfois, se sont produits, mais ils ne se sont pas généralisés et il ne s'est jamais agi de prise à partie ou de racisme systématique. »

« Des magasins israélites demeurent ouverts dans la Casbah, et des familles continuent à penser que leur sécurité n'y est pas en danger. On espère que les prises de position des hautes autorités religieuses contribueront à l'apaisement des esprits. »

L'appel des autorités religieuses

Après les événements du 11 décembre, un appel commun a été lancé par Mgr Duval, archevêque d'Alger ; M. Askenazi, grand rabbin de la Fédération des communautés israélites d'Algérie ; le pasteur Chotonev, président des Eglises réformées d'Algérie, et M. Baba-Ameur, grand muphti d'Alger. En voici le texte :

« Partageant la cruelle douleur des nombreuses familles endeuillées, les souffrances de tous les blessés, nous condamnons, une fois de plus, toutes les manifestations de violence. »

« Nous déplorons la profanation et la dévastation d'une synagogue, lieu de prières de la communauté israélite d'Alger. »

« Nous supplions tous les hommes de recourir, pour résoudre les différends qui agitent douloureusement l'Algérie, non à la violence qui est condamnée par Dieu, mais à des moyens pacifiques. »

« L'espérance renaîtra dans les esprits lorsque les hommes de ce pays apprendront ou réapprendront l'amour fraternel. »

UN DEMENTI...

Le télégramme est identifié à l'aide des indications portées, dans l'ordre ci-dessous, avant le texte du télégramme. L'heure de dépôt est indiquée par un nombre de quatre chiffres.

ORIGINE	NUMÉRO	NOMBRE DE MOTS	DATE DE DÉPÔT	HEURE DE DÉPÔT	MENTIONS DE SERVICE
CONSTANTINE	CAL TT	00919	29 30	1945	
EN REPONSE A VOTRE TELEGRAMME VOUS ASSURONS QU'AUCUN					
INDICENT N A EU LIEU LE 11 DECEMBRE BARKATZ PRESIDENT					
DU CONSISTOIRE ISRAELITE CONSTANTINE +					

... de Constantine

Se référant à une dépêche de l'agence américaine Associated Press, « Le Monde » du 14 décembre (fac simulé ci-contre), comme divers autres journaux signalait des incidents antijuifs non seulement à Alger et Oran, mais également à Constantine.

« Droit et Liberté » qui a télégraphié à un certain nombre de personnalités dans ces trois villes pour recueillir le maximum d'informations et de témoignage, a reçu, pour Constantine, un démenti formel, donné par un télégramme (ci-dessus) de M. Barkatz, président du Consistoire israélite.

Incidents antisémitiques

Au cours des émeutes qui se sont déroulées à Alger, Oran et Constantine, des violences ont été signalées de divers côtés contre des personnes ou des biens juifs.

A Alger, selon l'Associated Press, une ancienne synagogue a été pillée par les musulmans à la «isière de nbn Casmel. Trois elite ont été profanés dimanche. Le même jour, des boutiques appartenant à des juifs ont été saccagées à Constantine. Divers magasins appartenant à des israélites ont été saccagés ; une vingtaine de vitrines ont été brisées. Aucun commerçant n'a cependant été molesté.

DRAME ALGERIEN

Une menace pour la démocratie

LE Chef de l'Etat a obtenu du pays le renouvellement de confiance qu'il souhaitait. Il ne semble pas douteux que cette confiance lui est faite en égard au drame algérien dont ceux qui ont voté « Oui » persistent à attendre de lui la solution qui mettra fin au conflit.

Une autre certitude est que la large majorité qui s'est groupée autour du général de Gaulle entend que la paix soit rétablie en Algérie à l'exclusion de toute solution autoritaire, selon les directives données dans la déclaration du 16 septembre 1959 pour la mise en œuvre de l'autodétermination laquelle implique la négociation.

La question reste de savoir sur quoi doit porter exactement cette négociation, si elle doit ou non dépasser les simples limites du cessez-le-feu, porter sur le statut définitif ou provisoire de l'Algérie et notamment sur les garanties que sont en droit d'attendre les Européens d'Algérie.

Or, si à cet égard, on ne peut préjuger du sens qu'il faut attribuer au vote affirmatif du 8 janvier, on sait par l'unanimité qui s'est dégagée au récent Colloque d'Aix-en-Provence sur les conditions juridiques de l'autodétermination qu'au delà des « Non » et des « Oui », une large partie de l'opinion publique estime, à travers les activités les plus diverses, que seule une négociation bilatérale sur l'ensemble du problème avec le G.P.R.A. pourra ramener la paix par l'autodétermination.

Ce courant d'opinion qui s'est formé au Colloque de Royatmont en juin dernier, qui s'est élargi à Aix-en-Provence, ne manquera pas de prendre tout son développement dans les jours qui viennent, comme on s'en apercevra au prochain Colloque de Grenoble au début de mars prochain.

en se prolongeant, alors même que le nombre des morts et des blessés serait en diminution, demeure coûteuse en vies humaines. Elle a chaque jour sur la situation internationale de la France comme sur son équilibre économique des incidences de plus en plus fâcheuses. Elle aggrave par ailleurs le fossé

tion qui est née de la remise entre les mains de certains officiers généraux de responsabilités préfectorales.

Tels les droits individuels et le respect dû à la personne humaine qui ont eu à souffrir cruellement du système de délégations en cascade instituées par le décret de 1957, la répression pénale dépendant en fin de compte d'agents anonymes et irresponsables. D'où les excès que, contrairement à la tradition humanitaire française, il faut toujours déplorer.

Aussi bien, en métropole même, la poursuite d'une guerre sans fin conduit le pouvoir à étouffer l'opinion qui entend en dénoncer les méfaits. Et c'est la liberté de la presse qui est l'objet d'atteintes multiples à la faveur de saisies illégitimes.

Plus graves encore, parce qu'atteignant la démocratie dans ses institutions fondamentales, la suppression de fait du Parlement grâce à l'octroi de pleins pouvoirs soustrait à tout contrôle et la substitution au régime de la loi de celui d'ordonnances et de règlements pris par voie d'autorité. Là encore la relation entre la guerre d'Algérie et le mépris pour la démocratie est évident. La guerre est l'excuse qui permet de donner un aspect légitime aux décisions discrétionnaires.

Voilà pour les atteintes aux principes de la démocratie. Quant à son esprit comment ne pas redouter qu'il s'étiolle dans le même temps où se prolongerait, sans dénouement en perspective, une situation où les grands intérêts de la cité se débattent si loin du citoyen ?

L'année qui vient porte peut-être encore en elle un espoir de paix. Ce n'est pas faire profession de pessimisme que d'augurer des lendemains très durs s'il venait à être déçu.

Un article de M^e René-William THORP

ancien bâtonnier du Barreau de Paris - Président de l'Association pour la Sauvegarde des Institutions judiciaires et la Défense des Libertés individuelles

Pourquoi cette volonté de plus en plus manifeste du pays dans ses éléments les plus représentatifs des milieux du Droit, de l'Université, de la Politique, du Syndicalisme, de la Jeunesse ?

Sans doute parce qu'il apparaît à ceux que leur activité juridique habilite à connaître les données du problème et à y réfléchir que la négociation bilatérale avec le G.P.R.A. est dans l'essence même de la politique d'autodétermination, que tout statut octroyé par décision unilatérale serait en contradiction même avec le principe de l'autodétermination et le libre droit des populations algériennes à disposer d'elles-mêmes.

Mais également parce que si l'autodétermination s'impose c'est qu'elle est la seule politique susceptible de ramener la paix en Algérie par suite de l'accord réciproque qu'elle implique et que le retour de la paix s'impose d'une manière de plus en plus impérieuse.

Il n'en est pas seulement ainsi pour les raisons combien légitimes habituellement mises en avant. Certes la guerre,

qui sépare les populations européennes et musulmanes, conséquence angoissante quand on sait que l'Algérie de demain ne pourra vivre sans que soit restauré un climat de confiance entre les deux communautés.

Il est également une autre raison pour laquelle la paix doit être rétablie sans tarder, raison très grave qui semble moins aperçue. C'est que le sort de la paix est lié à celui de la démocratie sur laquelle le drame algérien fait peser la menace la plus inquiétante.

Ce sont les principes mêmes sur lesquels repose le régime issu de la Révolution française qui se trouvent atteints par les conditions particulières dans lesquelles la guerre d'Algérie se poursuit tant au point de vue militaire que psychologique.

Tel le principe de la suprématie du pouvoir civil par rapport à l'autorité militaire où une législation d'exception a pratiqué une brèche si large qu'on a pu voir à un moment donné se former un véritable pouvoir militaire nanti des fonctions civiles. On sait la situa-

Le témoignage de Jules ROY

APRES 40 ANS DE TRAVAIL 595 FRANCS PAR JOUR

Comment vivent les Algériens, jadis « troncs de figuiers », naguère « bicots », aujourd'hui « ratons » ?...

« Les vieux travailleurs indigènes gagnent, après 40 ans de travail dans les fermes, 595 francs par jour. Pas 600. Et rien les jours de repos. Les colons ne paient pas au mois et, à X..., on compte ceux qui versent les cotisations des assurances sociales. Une vieille femme indigène qui traitait six vaches, matin et soir, chez des Européens, gagne cinquante francs par jour. A Constantine, on paie encore des ouvriers 40 et 50 francs de l'heure ; dans le secteur agricole 300 à 400 francs par jour. Quand un vieil ouvrier tombe malade, on est inquiet, mais on ne dépense pas un coup de téléphone pour appeler le médecin. On ne va pas non plus voir le mourant à l'hôpital. A X..., ces choses-là ne viennent pas à l'esprit. On jette le lait dans le caniveau parce que le ramasseur n'est pas passé, plutôt que de le distribuer aux indigents. Ce serait un exemple fâcheux et un précédent déplorable (...).

« Le salaire journalier le plus élevé d'un ouvrier agricole équivaut à deux kilos de pain, un litre d'huile et un kilo de sucre. En France, le salaire le plus bas, dans cette branche, la plus défavorisée de l'économie nationale, représente plus du double. Combien d'ouvriers des campagnes algériennes sont obligés d'accepter, s'ils ne veulent pas mourir de faim, les salaires qu'on leur impose hors de tout contrôle ? »

LA GUERRE A TOUT CASSE...

Pour les besoins de la stratégie, on a coupé les oliviers, arraché les vignes, dispersé ou exterminé le bétail. Ainsi à Toudja :

« En 1954, il existait 238 bovins ; il n'y en a plus un seul. Sans pâturages, on ne peut plus les élever. 150 paires de bœufs, il n'en reste qu'une. Des 31 mulets, 7 ont survécu. Les seuls animaux qui ont résisté à la guerre sont les ânes ; on en compte encore 174 sur les 237 qu'on dénombrait en 1954. Il n'y a plus un poteau de téléphone ou d'électricité. La guerre a tout cassé. Pour soulager la misère, l'administration distribue 6.000 kilos de semoule par mois ; moins de 2 kilos par habitant !... »

Or, l'auteur ajoute avec une sombre amertume :

« Auprès de ce que j'ai vu par la suite, je peux affirmer que les habitants de Toudja sont heureux... »

Ils sont des hommes...

« Un de mes amis qui servait dans l'armée, a vu les habitants d'un camp de regroupement accroupis pour boire dans une rigole où l'on vidait l'eau d'une citerne. S'ils avaient été des bêtes, on aurait amenagé un abreuvoir. »

Ainsi s'exprime Jules Roy dans la préface à son livre : « La Guerre d'Algérie ».

Le témoignage ardent de ce petit volume prend valeur de réquisitoire. Il jette soudain une lumière implacable sur les « bienfaits » de ce qu'on appelle la « pacification ».

L'auteur qui est né aux environs d'Alger, a voulu revoir la terre natale où ses parents, fermier, ont jadis cultivé la vigne et l'olivier, aujourd'hui remplacés par les barbelés, les ruines, et les tombes : la guerre.

A chaque page, apparaît le racisme, qu'il s'agisse d'expliquer les causes profondes du drame actuel où la façon dont il se déroule. Le racisme, c'est-à-dire les discriminations systématiques de la vie comme de la mort, les haines imbéciles, le mépris de l'homme.

Et Jules Roy la dénonce, cette guerre absurde et cruelle, non seulement avec la colère de sa conscience révoltée, mais avec le lucide espoir d'unir toutes les bonnes volontés pour l'arrêter.

Nous citons ici quelques extraits significatifs de ce livre généreux, qui est à lire en entier — et à faire lire.

DES HUTTES OU NE VIVRAIENT PAS DES ANIMAUX

« A Souk-Ahras, qui compte 35.000 habitants, le prêtre chargé de la paroisse tient les fiches d'un millier de familles justiciables de secours. Je les ai vues, sous leurs gcurbis de terre et de diss, bâtis en forme conique pour faciliter l'écoulement des pluies. Sans eau, sans égouts, sans parcelles à cultiver, et, la plupart du temps, sans travail puisque tous les hommes de la ville n'en ont pas, de quoi vivent-elles ? Des œufs de quelques poules, d'un peu de semoule distribuée par l'administration, de la charité d'Europe et d'Amérique et, pour ceux qui n'ont rien, de racines (...). Partout où on ne les a pas repoussés, ils ont construit des huttes où, chez nous, ne vivraient pas les animaux.

« Ces êtres qui « se retirent la nuit dans des tanières où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines », ce sont les Kabyles des villages que l'armée a évacués, qui n'arrivent pas à crever, parce que les hommes qui travaillent dans les usines de la métropole réussissent à leur envoyer de l'argent. Moins heureux que les paysans de La Bruyère, ils manquent de ce pain qu'ils ont semé... »

LE « COUP DES BIDONVILLES »

La charité chrétienne est impuissante à ouvrir les yeux du curé de Sidi-Moussa, sur les misères des bidonvilles...

« Ils ont fui les regroupements et la guerre, par terreur et sont devenus des mendiants et des entretenus. Leurs femmes restent des journées assises devant les mairies ou les presbytères pour attendre les distributions de vivres et de vêtements. Les enfants traînent dans la poussière ou dans la boue. Les hommes ramassent leur misère. »

LA REPRESSION A TOUDJA

Pour faire respecter leur dignité d'hommes, les Algériens ont pris les armes. Peut-on le leur reprocher ?

« — C'est eux qui ont commencé, dit le capitaine.

« — Que pouvaient-ils faire d'autre, capitaine ? Comment pouvaient-ils attirer autrement l'attention sur eux alors que les seuls hommes qui se souvenaient d'eux étaient le collecteur d'impôts et le recruteur de l'armée ? » (...)

A Toudja, l'enquête se précise :

« J'ai cru dépasser les limites de l'horreur, en lançant d'abord le chiffre de cinquante morts ou disparus ; mais j'ai une certaine connaissance du pays. On m'a fait signe que non.

« — Trop ?

« — Non.

(Suite page 8)



Scène de la vie algérienne

Face à la protestation mondiale
contre le racisme en Afrique du Sud

La propagande ne suffit plus...

DEPUIS quelques décades, la propagande est devenue l'auxiliaire le plus précieux des Etats modernes pour faire valoir au monde la légitimité de leurs prétentions, la justesse de leur cause et la nécessité d'appuyer leurs actions qui, prétendent-ils, ne peuvent que contribuer à la sauvegarde de la démocratie et au triomphe de la civilisation.

En effet, si puissante est devenue cette arme, cette science, cette psychologie, car elle est tout à la fois, que la propagande au service des Etats a cessé d'être une simple annexe du service de l'information, pour acquérir dans certains cas, droit de cité dans un ministère. Et si on évoque le nom du docteur Goebbels et son ministère de la propagande nazie, on reconnaît en même temps le fait sinon l'évidence qu'une propagande peut bien avoir un écho favorable à l'intérieur d'un Etat sans en avoir à l'étranger et que faute d'écho à l'étranger, la vérité qu'elle cherche à proclamer ou l'édifice qu'elle cherche à construire aura peu de chances de voir le jour.

Plusieurs raisons ont été avancées pour expliquer ce développement actuel de la propagande au service des Etats, mais celle qui paraît la plus convaincante est qu'aucun Etat ne peut de nos jours faire la politique qu'il veut sans tenir compte de l'opinion internationale. C'est à la fois l'évidence et la conséquence du rétrécissement de notre monde et de son devenir social, politique, économique et culturel.

De cette vérité fondamentale, le gouvernement raciste de l'Union Sud-Africaine vient de se rendre compte et agit en conséquence : soixante millions d'anciens francs constituent la somme initiale qu'il vient de consacrer à la mise en œuvre d'une propagande gigantesque à son service. A cette fin, il emploie non seulement ses propres nationaux mais aussi ceux d'agences et de firmes étrangères établies hors de l'Union et spécialisées dans cette tâche, les Public Relations Organisations, comme on les appelle dans le monde anglo-saxon ; le gouvernement de l'Union se contente, lui, de leur donner des directives précises, touchant le but à atteindre.

MAIS quel est ce but ? Il consiste en substance à montrer au monde que dans l'Union Sud-Africaine tout va pour le mieux, et qu'en conséquence les Africains qui dans cet Etat sont l'objet d'une discrimination raciale systématique n'ont aucune raison de se plaindre ; que toute l'agitation à laquelle les Noirs se sont livrés dernièrement dans l'Union est due exclusivement au romantisme intellectuel des peuples d'Europe et d'Amérique qui cherchent à se mêler de ce qui ne les regarde pas et à interpréter ce qu'ils ne comprennent pas ; et que cela encourage ces peuples africains, autrement dociles et inoffensifs, au mécontentement, à l'intransigeance et à la rébellion.

A ces fins, dans les revues de documentation officielle bilingues et trilingues en couleurs, telle « *Le progrès des Bantous en Afrique du Sud* », cet Etat s'acharne à nous décrire en détails la vie primitive et sauvage des Africains et l'œuvre gigantesque qu'a accomplie l'homme blanc pour leur apprendre à s'habiller avec un col et une cravate, à manger avec une fourchette et un couteau, à aller à l'église chrétienne, à lire et à parler les langues européennes, bref, tout ce que les missionnaires dévoués d'antan nous ont toujours et sans cesse répété. Mais si nous comprenons bien la propagande des missionnaires qui, soucieux de sauver pour l'au-delà « l'âme primitive » de l'homme à peau noire, ont cherché à le faire participer à la même

fraternité chrétienne qu'eux, nous sommes mal à l'aise de voir cette même propagande employée à grands frais par un gouvernement raciste pour séparer l'homme africain de la communauté politique, économique, religieuse et culturelle de

par
Holman JAMESON

ses semblables, et pour chasser du pays, entre autres, les missionnaires africains et européens, qui ont osé protester contre une politique d'injustice sociale et les conséquences néfastes qu'elle engendre pour la communauté sud-africaine tout entière. Rappelons qu'au moment même où ces revues et brochures de propagande sud-africaine circulent dans le monde, les cloches de beaucoup d'églises d'Afrique du Sud sonnent quinze minutes chaque dimanche à heure fixe, le glas symbolique de la justice sociale qui se meurt dans l'Union.

Mais revenons à la propagande du gouvernement de l'Union qui pour faire valoir au monde la légitimité de sa politique raciale emploie même les œuvres de sympathisants étrangers. C'est ainsi qu'un article de Raymond Cartier dans « *Paris-Match* » intitulé : « *Les Blancs d'Afrique du Sud ont-ils tort ?* » a tellement plu au gouvernement de l'Union que celui-ci l'a édité et l'a distribué gratuitement en Europe. Dans son apologie, le rédacteur de « *Paris-Match* » écrit notamment :

« *Aucun peuple ne s'est placé plus résolument et plus irrévocablement le dos au mur. Le passé des Boers, leur obstination indomptable, leur bravoure, leur attachement fanatique à la terre garantissent qu'ils se battraient contre l'Afrique entière avec la même fureur que les Israéliens contre le monde arabe. La foi les soutient. Alors que l'Eglise anglicane condamne la ségrégation, l'Eglise hollandaise trouve dans la Bible l'intention divine des races hiérarchisées et que les fils de Ham, porteurs d'eau et coupeurs de bois, doivent être soumis au commandement des fils de Japhet. C'est gratuitement qu'on prête aux Boers une mauvaise conscience. Ils combattent à la droite de Dieu.* »

Enfin, voyant le problème du même œil que les Boers eux-mêmes, Raymond Cartier préconise l'apartheid comme solution idéale pour l'Afrique du Sud, d'autant plus sûr de lui qu'il a appris ses leçons sur l'apartheid à la meilleure source :

« *Malan lui-même m'a exposé, écrit-il dans sa brochure, les principes de l'apartheid.* »

Mais le fait de citer le cas de la Corée et celui de Berlin comme bons exemples trahit de graves erreurs dans la connaissance de M. Cartier sur les objectifs de l'apartheid. En outre, le cas de la Corée et celui de Berlin sont moins des solutions idéales que des pis-aller, offrant au monde un perpétuel danger pour la paix...

ON peut se demander pourquoi cette vague de propagande officielle et officieuse sud-africaine se déclenche précisément en ce moment-ci ? Depuis Hitler jusqu'à Verwoerd, dès qu'un Etat se met à opprimer, face au monde, un des groupes de sa population, il in-

voque éperdument, et pour cause, le principe du droit de non-ingérence dans les affaires internes des nations. De plus, tant que dans un tel Etat, les courbes de production montent et que la balance export-export s'avère favorable, le monde en général et celui des affaires et du capital en particulier, s'intéressent peu au reste. Jusqu'ici les courbes de rendement de la production ont passé pour l'indice exclusif du bien-être de communautés entières.

Grâce aux efforts des syndicats, de telles erreurs ont pu de temps à autre être démasquées en démontrant que les rétributions accordées à certains groupes n'ont pas toujours été en rapport avec les marges bénéficiaires des productions industrielles ; or dans un pays comme l'Union Sud-Africaine, où la discrimination raciale a pourchassé l'Africain



— ... Et sache qu'il nous a fallu 3.000 ans pour édifier notre civilisation blanche. (Dessin paru dans le journal sud-africain « *New Age* » du 16-12-1960).

jusque dans les églises, elle ne l'a pas épargné dans les syndicats avec toutes les conséquences qui s'ensuivent.

C'est donc grâce au monde actuel, au monde d'après-guerre avec ses multiples organismes sociaux, culturels, internationaux, non-gouvernementaux, éclairé et conscient des droits de l'homme et du citoyen, que la voix des peuples déshérités et opprimés a pu trouver un écho hors de l'enceinte de leurs souffrances et de leur misère, mettant ainsi le monde civilisé en alerte.

C'est donc par toutes ces forces vigilantes, antiracistes et progressives que l'Union Sud-Africaine se sent aujourd'hui menacée et contre elle qu'elle s'efforce de lutter par sa propagande payée comptant. Qui plus est, le monde du capital et de la haute finance qui jusqu'ici a encouragé le gouvernement à cause des courbes statistiques de prospérité industrielle qu'offre l'Union, finit par être ébranlé par les réactions des forces sociales et progressives du monde, et pour la première fois donne des avertissements formels à l'Union, la somme de reconsidérer sa politique raciste ou de chercher ses capitaux ailleurs.

A cet égard, voici ce qu'a dit en juin dernier M. C. W. Engelhard, financier américain, devant des hommes d'affaires de Johannesburg :

« *L'avenir de l'économie de l'Afrique du Sud dépend de la coexistence entre ses différentes races... Une politique qui aboutirait à l'isolement de l'Union aurait inévitablement de graves conséquences économiques pour le pays.* »

Parlant de la chute considérable des actions depuis le commencement de l'année, chute attribuée au manque de confiance des actionnaires hors de l'Union, M. Engelhard a déclaré :

« *Que cette méfiance soit justifiée ou non, qu'elle soit basée sur des malentendus ou des interprétations erronées peu importe, le fait est qu'elle existe.* » Et M. Engelhard conclut : « *A moins qu'une démarche sérieuse et résolue ne soit prise pour renverser la tendance il deviendra incessamment difficile de promouvoir de nouvelles entreprises avec les moyens et les ressources hors celles de l'Union.* »

De tels avertissements abondent et les hommes d'affaires sud-africains eux-mêmes commencent à y faire écho et à élever enfin la voix contre la politique raciste de leur gouvernement ; ainsi, entre autres, M. R.N. Harvey, Président de la Chambre de Commerce du Cap, a déclaré le mois dernier devant cette assemblée :

« *C'est une tragédie de la plus grande amplitude, une tragédie dans laquelle nous avons tous notre part de responsabilité, que des raisons aussi logiques que puissantes aient pu être invoquées à l'appui de dispositions prises à notre égard par des actionnaires et des financiers étrangers. Dans ces circonstances, c'est aux hommes d'affaires à démontrer qu'il y a une autre route possible. Nous devons avoir foi dans la nature humaine indépendamment de sa couleur et de sa race.* »

« *Seule une politique et une économie qui basent les promotions sur le mérite peuvent surmonter les innombrables obstacles que posent les problèmes de couleur. Nous pouvons renverser la tendance qui à présent prive les non-Européens de la plupart des commodités créées par nos ressources naturelles énormes et par l'atout de notre persévérance et de notre talent.* »

« *La route qui mène loin de toutes restrictions, loin de toutes mesures qui désappointent et exaspèrent les non-Européens, bref, la route vers des possibilités égales pour tous peut et doit être prise. Elle ne nous mènera pas au chaos, pourvu que le clapet soit soulevé lentement et avec prudence, puisque tout ce qu'il nous faut pour rétablir la confiance dans notre économie est un renversement de la tendance et non pas une abolition dans les vingt-quatre heures de toutes mesures restrictives.* »

POUR apprécier la teneur d'un tel discours, l'attitude qu'il reflète et le courage que M. Harvey a dû rassembler pour le prononcer devant ses compatriotes, il importe de se rendre compte de l'impopularité et de l'insécurité qui menacent tous ceux qui osent élever la voix d'une manière ou d'une autre contre la politique raciste du gouvernement de Pretoria.

C'est donc là le signe d'une évolution, une tête de pont acquise grâce aux forces progressives, sociales et culturelles du monde entier, malgré une propagande gouvernementale de grande envergure. Il n'y a donc aucun doute que ces mêmes forces progressives mondiales, soutenues par une vigilance constante et accrue, finiront par démolir effectivement ce bastion du racisme décadent, ce qui risque d'avoir de sérieuses répercussions dans le grand continent africain, en voie d'émancipation démocratique.

Ils sont des hommes

(Suite de la page 7)

« — Huit cents ?
« — Non.
« — Mille ?
« — On s'est tu.
« — Douze cents ?
« — Environ. » (...)

« On me désigna discrètement une villa isolée que les D.O.P. venaient de quitter pour s'installer ailleurs. Les D.O.P. ? J'en entendais parler une fois de plus, alors qu'en France où l'on ignore tout d'elles, le mot n'évoque qu'une marque de shampooing. En Indochine j'avais par hasard mis le pied sur leur activité ; elle n'avait pas encore de nom, comme ces dossiers où l'on cache des secrets de famille. Ici, on prononçait son nom à voix basse. Il s'agissait de l'organisation chargée d'extraire des renseignements par la menace

et la torture. Mille témoins pourraient déposer contre elle s'il le fallait. »

LEUR DIGNITE...

« Près de cette eau qui servait indistinctement à tous les hommes, nous nous étions reposés un instant, nous avions bu avec les mêmes gestes que les rebelles, nos ennemis, et j'étais sûr qu'un jour viendrait où, de nouveau, les uns et les autres se retrouveraient là et parleraient sans passion de ce qui les avait divisés. Alors, pourquoi attendre ? Pourquoi faire couler le sang et les larmes ? (...)

« Je savais que l'adjuration que j'ai vue peinte sur un mur : « *Fellagha, rends-toi. Tu as perdu...* » était fautive. Que n'osait-on la retourner ainsi : « *Fellagha, reviens. Tu as gagné* », puisque cela est vrai ? L'Algérie a gagné la dignité qu'il voulait et la révolution sociale qu'il souhaitait. Il administre ses villages ; demain il aura ses représentants qui participeront au gou-

vernement du pays. Alors je crains que le capitaine, les paysans et les métallos venus de France ne tombent un soir, pour rien, dans les montagnes de Kabylie. »

Pour rien ? ce n'est pas l'avis de René, le frère de l'auteur.

« — C'est la faute des gros, dit René, de tous ces types qui ont mille hectares dans la plaine... »

« ... Ils sont devenus riches par quels moyens ? »

« ... Et maintenant ce sont justement les gros qui souffrent le moins. Ils ont mis leur fortune à l'abri en Suisse, acheté des propriétés en France et n'habitent plus sur leurs terres. » (...)

VOUS QUI AVEZ HONNEUR ET BON SENS

« Sans une plainte, ils ont levé les yeux vers moi, m'ont fait une escorte de spectres, m'ont ouvert leurs tanières où je n'ai pas osé entrer, et après avoir touché leurs

mains, j'ai évité de porter les miennes à mon visage comme s'ils avaient pu me donner leur lèvre. »

« Leur faim ne m'a pas empêché de manger, les mitraillettes et les couteaux qui les menacent ne m'ont pas empêché de dormir parce que je suis un homme d'Europe, mais je sais ce que c'est que la honte, et c'est pourquoi j'ai essayé de faire entendre les cris qu'ils n'ont pas poussés, parce qu'ils sont au-delà des cris et de la révolte, et qu'ils n'attendent plus de délivrance qu'en la mort. (...)

« Mais vous, Français de France, qui avez en vous honneur et bon sens, gens de la terre et des villes qui vous battez avec les intempéries, les grèves des transports en commun, la fatigue et les percepteurs, qui travaillez pour gagner votre vie et celle de vos enfants, qui réfléchissez aux grands problèmes et souffrez de celui-là depuis qu'il dévore vos fils, aidez-moi, ne grâce, à les empêcher d'y mourir. »

Les trois visites d'Anna LANGFUS

C'ÉTAIT un soir, près de la mer, et la vieille maison gémissait dans le grand vent de l'automne breton. Soudain, de la petite boîte de la radio, une voix s'éleva, grave, émouvante, tantôt précise et presque dure, tantôt assombrie d'émotion contenue. Par lambeaux que la mauvaise transmission ou la tempête déchiraient, la voix parlait des années terribles, de Varsovie, de ghettos en flammes, de femmes torturées, d'écoliers juifs détruits à la mitrailleuse, de familles anéanties.

Douce et accablée, la voix emplissait la maison, la nuit tourmentée, rien n'existait plus au monde que cette voix pénétrante. Elle parlait directement à l'âme : elle trouvait les mots simples et les accents qui atteignent tout droit les profondeurs par-dessus les émotivités faciles des nerfs. Elle arrivait mystérieusement de nuits tragiques, d'autres tempêtes.

C'est par la voix qu'Anna Langfus est entrée chez moi.

DES mon retour à Paris, elle y revint par son livre, *Le Sel et le Soufre* (1). Je retrouvai la même pudeur à dévoiler des blessures secrètes, la même fermeté dans l'accomplissement du devoir de témoigner des crimes nazis et des souffrances d'un peuple. Le style est net, sans faiblesse devant ce qui doit être dit. La raison reste lucide jusque sous le fonet du tortionnaire, dans cet ouragan de folie déchainée sur l'Europe. Anna Langfus est une mathématicienne, de l'École Polytechnique de Verviers. C'est peut-être à cette discipline qu'elle doit sa rigueur dans l'observation d'un étonnant phénomène humain qui, après tout, n'est pas unique : la civilisation européenne a connu les Croisades, les Albigeois, l'Inquisition, les dragonnades, les guerres coloniales, la traite des noirs... (2).

Sel et soufre, toute la terre est un brasier, annonce le Deutéronome. Une ravissante jeune femme de 26 ans a lutté dans ce brasier. Avant, à Lublin, elle vivait heureuse, enfantine, choyée par ses parents, un mari bien-aimé, une vieille nounou. «... Implacablement, avançait sur ses milliers de jambes, mangeait avec ses milliers de bouches, portait la mort au bout de ses milliers de bras, la bête. Elle pénétra de nuit dans la ville, sans bruit, s'installa au milieu du sommeil des hommes. » C'était en 1941.

Alors commencèrent les choix cornéliens entre le mari ou les parents, l'enfant ou le mari, les fuites éperdues, les cachettes dérisoires, les espoirs, les trahisons, les morts inoubliables, la Résistance polonaise, les caves de la Gestapo, les prisons infâmes, la dégradation par le froid, la faim, la douleur, la peur qui rend méchant.

Pour survivre dans le brasier, Anna Langfus avait trois armes : son intelligence, une beauté qui ne décèle pas son origine juive, et, surtout, une volonté sauvage, indomptable de sauver un mari rêveur, jeune philosophe inaccessible à la haine et à la peur, qui refusait avec sérénité la lutte contre ce qu'il savait inévitable.

Lorsqu'Anna, délivrée par les Russes, s'éloigna sur la route de Varsovie, elle a tout perdu, parents, mari, amis, maison, et la chère vieille Nounou. « *Le passé n'existe plus. Il ne faut plus y penser. Et il n'y aura pas d'avenir.* »

EDUCATION A LA FRATERNITÉ

A la suite du colloque des Enseignants et éducateurs, organisé sur l'initiative du M.R.A.P. en février 1960, à la Sorbonne, un Centre de Liaison des Educateurs contre les Préjugés Raciaux s'est constitué. Il vient d'éditionner le numéro 2 de son bulletin, « *Education à la Fraternité* ».

Au sommaire de ce riche document, figurent notamment une enquête : « *L'enfant français est-il raciste ?* », un article du professeur Marc-André Bloch, sur l'éducation antiraciste en classe de philosophie, une étude de Natha Caputo : des livres qui apprennent à aimer, etc...

On peut se procurer « *Education à la Fraternité* » (de n° 1 NF ; abonnement annuel : 5 NF) à l'adresse suivante : Mme Marie-Eve Benhaïem, institutrice-C.L.E. P.R., 164, rue de Lourmel, Paris-15^e (CCP 7.302-02 Paris).

Puisqu'elle est condamnée à vivre, il faudra pourtant qu'elle porte le poids d'un avenir.

ANNA LANGFUS est venue chez moi un soir. Je l'ai tout de suite reconnue. Son visage était bien celui de sa voix et de son livre : le front



Anna Langfus

volontaire, le regard droit, un peu inquiet, la bouche tendre et sensible — un beau visage courageux.

Tout en elle était sobre et plein de dignité : son élégance, sa confiance, son récit...

— Et après le retour à Varsovie et à Lublin ?

— *Après, je ne voulais plus rester en Pologne. C'était impossible ! En mai 1946, je suis venue en France ; je n'avais plus rien, je ne connaissais personne. Au début, c'est toujours difficile, mais, ici, on peut se débrouiller. J'ai trouvé une place de professeur de mathémati-*

ques dans un orphelinat... Moralement, c'était plus difficile ; il fallait trouver une raison de vivre puisque, n'importe comment, j'étais vivante. J'ai senti qu'un enfant était la seule chose qui pouvait me rattacher à la vie. Je sais bien que c'était égoïste !...

Elle se remaria donc avec un rescapé comme elle. Une fragile petite fille est le centre vital de ces deux ressuscités.

Je la regardais, assise près de moi, calme, détendue dans la chaleur de la sympathie. Ainsi, cette femme charmante avait été ignominieusement maltraitée : ces mains délicates avaient accompli des besognes dangereuses ou répugnantes ; ces magnifiques yeux brun-doré avaient vu, entre les barreaux d'un soupirail, fuir le compagnon passionnément aimé, dans une cour de prison ; ils avaient vu des monceaux d'agonisants et de cadavres et des centaines d'enfants massacrés.

— *Les enfants meurent toujours bien, avec plus de dignité que les adultes, comme s'ils ne tenaient pas encore à la vie, ou qu'ils pressentaient qu'elle ne vaut pas la peine de s'y accrocher !*

— Aux récits de torture, il y a des esprits forts qui répondent : « Ce n'est pas vrai ! Il, ou elle, serait mort avant de supporter de tels supplices ! »

— *Oh ! oui, on supporte ! C'est incroyable ce qu'un corps humain peut supporter ! Et l'âme aussi, elle supporte ! Et, après, il faut encore supporter.*

— Est-ce qu'autrefois, vous aviez déjà le désir d'écrire ?

— *Oui, toujours ! J'étais trop jeune avant la guerre, mais j'écrivais de petites choses, dans des revues. En France, j'ai pensé me délivrer en écrivant. J'ai commencé par une pièce parce que j'imaginais que ce serait plus facile. Je ne savais pas encore qu'une bonne pièce est plus difficile à faire qu'un bon roman ! Enfin, Jean Mercure m'a beaucoup pou-*

sé, et ma pièce, « Les Lépreux », a été jouée à l'Alliance française par la Compagnie Sacha Pitoëf, à la fin de 1956. Pour « Le Sel et le Soufre », j'ai été encouragée par Lenormand, par Marcel Sauvage, par M. Gabriel Marcel et d'autres encore, qui ont été très bons.

— Et maintenant, vous n'avez pas d'autres projets ?

— *Oui, mes amis me répètent qu'il faut continuer. J'essaie de faire un roman sur un sujet plus normal, moins sombre, mais au bout de quelques pages, je retourne aux souvenirs qui m'obsèdent. « Les Lépreux », c'était le drame d'une famille juive réfugiée chez des chrétiens. On ne peut écrire que ce que l'on a en soi...*

Est-ce que le brasier de sel et de soufre cessera un jour de brûler ?

Anna Langfus a laissé sur ma table un bouquet qui lui ressemble : des tulipes couleur de sang et de feu, aux feuilles mélancoliques enroulées tendrement autour des tiges droites et dures.

UN jour, une jeune femme arabe surgira peut-être à son tour des médina bouleversées et de la géhenne des camps pour tendre un grand livre à ceux qui, enfin troublés dans leur quiétude, croiront se disculper, eux aussi, en murmurant : « Nous ne savions pas... »

Odetta du PUGAUEAU.

(1) Anna Langfus, « *Le Sel et le Soufre* », Gallimard, éd., 1960.

(2) Amiral Ch. de la Roncière : « *Nègres et Négriers* », Ed. des Portiques, 1933, pp. 88-89. Vingt millions de nègres enlevés en Afrique du XVI^e au XIX^e siècles, dont l'Abbé Raynal, en 1770, évaluait les survivants dans les colonies européennes des deux Amériques à 1.400.000 esclaves.

Le grand acteur africain Habib BENGLIA n'est plus

QUI ne connaissait Habib Benglia, qui ne l'a jamais vu sur une scène, sur un écran de cinéma, qui, surtout, n'a jamais entendu sa voix, sa merveilleuse voix, sa voix prenante, envoûtante, jaillissant de son poste de radio avec une présence extraordinaire, étonnant, subjuguant et charmant tour à tour l'auditeur ?

Cet homme que l'on croyait invincible et impérissable, cette force de la nature au souffle capable de faire vibrer les vitraux des cathédrales, s'est brusquement éteint le 2 décembre, vaincu par ce mal terrible : le cancer du poumon.

Né en 1895, en plein désert, il avait successivement franchi toutes les étapes de la carrière artistique et, si de nombreux théâtres — aussi bien parisiens qu'étrangers ou provinciaux — peuvent se vanter de l'avoir eu sur leurs planches (Odéon, Opéra, Folies-Bergères, Grand-Guignol, Comédie des Champs-Élysées pour ne citer que les principaux et pour bien montrer toute la diversité de son talent), s'il a joué dans de nombreux films (Le Goumier, Le Bateau à Soupe, La Rénégate, etc., etc.), c'est encore de ses créations d'acteur radiophonique que je garde le souvenir le plus ému et le plus reconnaissant. Car, en effet, en plus d'un physique d'empereur soudanais, il possédait un organe comparable aux instruments des plus grands musiciens de jazz, une voix que, pour l'instant du moins, aucun acteur noir ne peut égaler, ni même simplement imiter. C'était toute l'Afrique qui jaillissait de sa gorge, c'était le soleil et le vent, les oasis, les savanes et les grands fleuves et, qu'il ait tenu le rôle d'un féticheur de village, d'un roi ou d'un marchand d'esclaves, qu'il soit Belzébuth (acteur, il a écrit et interprété une pièce radiophonique intitulée « Le mariage de Belzébuth » dont j'espère bien, un jour, en honneur à sa mémoire, la R.T.F. ressortira la bande et nous la fera écouter pour notre plus grand plaisir), Empereur Jones ou je ne sais quel Jupiter d'une mythologie sonore, sa voix, cette voix immense, nous ravissait, nous envahissait, renversant, comme l'ont fait les trompettes de Jéricho, les derniers murs de notre sensibilité.

Vrai et unique griot de la vie et de l'art

africains en France, il avait su nous faire comprendre, admirer et aimer beaucoup des belles légendes de ce continent. Il avait gardé en son cœur et en son esprit une si grande affection et un si profond attachement pour tout ce qui touche à la culture africaine que, le premier, il avait souhaité la création d'un Théâtre de la Communauté. Et qu'il en avait donc fait des démarches pour atteindre ce but ! Malheureusement la mort l'a surpris avant qu'il ait pu réaliser ce véritable Théâtre Africain dont il eut été le meilleur des professeurs, donnant sans cesse le plus cher de lui-même et cet art terrible et magnifique auquel il était resté dévoué depuis tant et tant d'années.

Acteur, danseur, auteur, chanteur, lutteur même puisqu'il avait eu l'occasion de jouer dans un tableau intitulé « Le Catch » au music-hall, Habib Benglia était vraiment une personnalité du Théâtre et, en tous cas, le maître incontesté de l'Art dramatique africain. Cet homme au timbre si particulier avait le génie du son, du rythme et de la valeur des mots et peu de metteurs en scène ou en ondes peuvent prétendre lui avoir fait recommencer plus de deux fois une tirade. Il avait en lui ce talent si rare (même chez les plus grands comédiens) de l'assimilation spontanée au personnage à interpréter et, lorsqu'il s'agissait d'un personnage de couleur, ce n'était plus du génie mais c'était véritablement le Verbe même qu'était devenu Habib. Il avait en lui tout le mystère, le charme et la force de l'âme africaine et, que ce soit pour dire un simple mot ou pour le plus long des monologues d'Empereur Jones par exemple, il se découvrait tellement tout entier que je suis certain que le plus inattentif et le plus blasé des auditeurs tressaillait et accordait subitement de l'intérêt à l'œuvre que, jusqu'alors, il n'avait écouté que d'une oreille distraite.

Auteur, il a toujours cherché à exprimer, comme le fait Louis Armstrong avec sa trompette ou Mahalia Jackson chantant ses Gospels, le profond sentiment de l'âme noire, il a toujours cherché à recréer et à montrer la culture et l'esprit africains qu'il avait su conserver purs et entiers en lui.



Habib Benglia à la dernière Journée Nationale du M.R.A.P.

Entouré de bibelots africains, dans son appartement du quinzième arrondissement qu'il avait meublé et décoré artistement, allant même jusqu'à avoir fait son lit avec la boiserie d'un vieux piano, je le vois encore, animé d'un grand espoir de fraternisation entre tous les peuples et les races, souhaiter de toutes ses forces une émulation africaine et un resplendissement de cette civilisation à laquelle il était resté tellement attaché.

Soudanais de naissance et d'esprit, il avait quand même donné de son cœur à la France et au delà à la Liberté et c'est le prouver de dire, qu'en 1915, il s'était engagé dans l'armée française et qu'en 1944 il s'était battu pour libérer Paris. Quant au combat contre le racisme, qui lui était cher entre tous, il le poursuivait aux côtés du M.R.A.P., dont il était membre du Conseil National. Car c'était un homme au plein sens du terme, fidèle et généreux dans ses amitiés comme il était dur envers les médiocres et intransigeant envers lui-même, et il serait à souhaiter que beaucoup de comédiens, même parmi les « grands », sachent suivre son exemple, aussi bien dans leur condition d'acteur que dans leur fonction d'homme.

Souhaitons qu' Habib Benglia ne soit pas oublié de sitôt.

Maurice DECRAIENE.

A l'appel de la Fédération de la Jeunesse Juive :

Puissante manifestation à Bruxelles POUR LE CHATIMENT D'EICHMANN et de tous ses complices

LORSQUE la Fédération de la Jeunesse Juive de Belgique lança l'idée d'une grande réunion sur l'affaire Eichmann, le Cercle Culturel et Sportif Juif se mit immédiatement à sa disposition.

Cette conférence devait être une réussite, et nous joignîmes toutes nos forces à celles de ceux qui concouraient au même but.

La soirée du 20 décembre 1960 fut magnifique.

Les militants organisateurs reçurent les récompenses que méritaient leur dévouement et leur combattivité.

Dépassant toutes les prévisions, dès 19 h. 30, alors que le meeting était prévu pour 20 h. 30, la foule assiégeait la salle de musique de chambre du Palais des Beaux-Arts.

La salle s'est comblée en un temps-record et, c'est devant un bon millier de personnes que s'ouvre la séance, sous la présidence de M. Guy CUDDÉL, député-bourgmestre de Saint-Josse-en-Moode ; tandis qu'à l'entrée, ne trouvant plus de places, un groupe de 150 à 200 personnes ne se résignaient pas à retourner chez eux.

Après avoir salué l'assistance et l'avoir félicitée, de sa haute conscience, et souligné la gravité du problème soulevé, M. Cuddel donne la parole au Président de la F.J.J.B., notre ami Dof BORNSTEIN.

UN DANGER POUR L'AVENIR...

Dans un style clair, précis, le président de la F.J.J.B. explique pourquoi les jeunes ont pris en mains l'organisation de cette conférence : « Qui, mieux que les jeunes, sait combien la renaissance du nazisme est dangereuse pour leur avenir ? Les 15 organisations réunies dans la F.J.J.B. représentant toutes les tendances politiques au sein du judaïsme, constituent un front unique de la Jeunesse Juive, pour défendre ses intérêts moraux et matériels ».

M. Bornstein souligne que l'affaire Eichmann est l'occasion d'inviter la population à la réflexion et à juger clairement de la situation.

Dans la suite de son discours, il dénonce vigoureusement la faiblesse de ceux qui ont la mémoire trop courte et rappelle avec une fougueuse éloquence qu'il n'est pas le temps de s'enfoncer dans une douce quiétude lorsque le nazisme prouve encore sa virulence.

Après un nécessaire rappel d'histoire douloureuse, D. Bornstein souligne la coïncidence, nullement fortuite, entre l'épidémie des croix gammées de 1959 et la présence de nazis notoires dans le gouvernement de l'Allemagne Fédérale.

Dans sa conclusion, le président de la F.J.J.B. dénonce « certains responsables de la communauté juive qui se sont donné pour but VOULU, d'éviter d'affronter les problèmes de face ». Et il conclut : « L'ère des ghettos sera définitivement révoquée si nous restons tous unis dans le combat contre la renaissance du nazisme ».

DEFENDRE LES DROITS DE L'HOMME

M. Cuddel ne pouvait mieux refléter l'impression que laisse le discours de Bornstein qu'en le qualifiant de percutant et touchant tout à la fois.

Après avoir salué l'arrivée de Paris, de M. Schapira, le président de séance donne la parole à M. Jules WOLFF, Président de la Commission Juridique de la Ligue Bel-

ge des Droits de l'Homme, et qui fut chargé après la Libération de réunir la documentation sur les crimes de guerre dans les trois zones de l'Allemagne occupée.

M. Wolff, en juriste, ne peut pas parler du cas Eichmann puisque, dit-il, celui-ci appartient à la Justice israélienne ; et il émet l'assurance que celle-ci fera son devoir.

Dans la suite de son discours, M. Wolff estime utile de rappeler qu'il n'y a pas que des criminels de guerre relevant seulement du III^e Reich.

Beaucoup de criminels de guerre de toutes nationalités restent impunis.

M. Wolff se penche ensuite sur le problème que constitue la prescription des crimes de guerre.

Abordant ensuite la question de l'extradition des criminels de guerre, M. Wolff estime qu'il est impensable qu'ils puissent jouir de l'impunité dans un pays sous prétexte que celui-ci n'est pas lié à d'autres par un traité d'extradition.

M. Wolff juge que c'est à l'O.N.U. qu'il revient de faire accepter par tous un traité d'extradition des criminels de guerre.

« Un criminel de guerre qui échappe à la condamnation à mort doit être exclu de la vie nationale » déclare M. Wolff.

Il dénonce ce scandale : qu'il y ait en Algérie des criminels de guerre, condamnés par le tribunal de Nuremberg, et, qui continuent à procéder aux mêmes exactions et aux mêmes tortures qui avaient fait l'objet de leur condamnation.

Rappelant que le sénateur Henri Rolin avait déposé un projet de loi réprimant la propagande à la haine raciale, M. Wolff fait appel à la pression de l'opinion publique pour que ce projet sorte de l'oubli et prenne force de loi.

En conclusion, M. Wolff souhaite voir rendus obligatoires dans toutes les écoles un enseignement, une étude des principes de la Déclaration des Droits de l'Homme.

PLUS JAMAIS CA !...

M. Cuddel, après avoir lu un message de solidarité de l'Union des Déportés Juifs de Belgique, pria Mme Isabelle BLUME de prendre la parole.

Chère Isabelle Blume, elle a entendu ce soir au crépitement des applaudissements qui la saluaient combien elle est aimée et respectée par la communauté juive de Bruxelles.

Son discours, chaleureux et vibrant, a remué l'âme de l'assemblée.

Pour dénoncer les fauteurs de haine, elle arme son cœur de raison et de combattivité !

« Oui, je vous parlerai de politique, s'écrie-t-elle, parce qu'il ne serait pas juste de ne pas parler des causes politiques qui ont fabriqué des Eichmann : ces mêmes causes qui font que demain nous pouvons être menés à la même situation ».

Isabelle Blume nous a fait gravir à nouveau le douloureux calvaire des souvenirs qui peuplent notre mémoire.

« N'importe quoi, n'importe quelle lutte, mais une lutte jusqu'au bout pour que cela ne soit plus jamais », déclare-t-elle, applaudie vigoureusement par l'assistance.

Elle fait comprendre que là où est la guerre, là où est l'oppression, la torture devient hélas un lieu commun.

Le nazisme étant une forme politique de la société, pour le combattre il faut en démonter les ressorts : c'est cela, s'occupe de politique.



La tribune du meeting, pendant l'intervention de M. Jean Schapira

La lutte pour la paix, explique l'orateur, est une lutte contre le nazisme.

« On n'a pas le droit de taire ce qui apparaît comme la vérité », s'exclame Isabelle Blume. « Et la vérité, c'est que nous avons laissé se réarmer le monde, nous avons laissé se réarmer l'Allemagne, dont les officiers dirigent l'O.T.A.N. ».

Il faut savoir aller jusqu'au bout de notre raisonnement et ne pas se laisser endormir dans une fausse sécurité.

En conclusion, I. Blume lance un vibrant appel à la lutte pour la paix, condition nécessaire pour faire vaincre l'amour entre les races et les peuples, soulignant que le procès Eichmann sera le procès du nazisme, le procès de la guerre.

De longs applaudissements marquèrent la fin de ce magnifique discours qui toucha profondément l'assistance.

LE NAZISME RESTE VIVANT...

C'est ensuite notre ami M. Jean SCHAPIRA, fort attendu, qui prend la parole. Il transmet à l'assemblée les salutations du M.R.A.P., et aborde son sujet en expliquant que la lutte contre le nazisme ne doit pas se confondre avec une quelconque haine contre le peuple allemand dans son ensemble.

Le procès Eichmann doit être un coup de semonce, un appel à la vigilance.

M. Schapira démonte le mécanisme du nazisme, montrant l'inéluctable montée de ce régime vers le crime de génocide, vers ce que Goering appelait la « solution finale du problème juif ».

M. Schapira s'insurge avec raison contre la légende qui veut que les juifs se soient laissés mener à la mort sans combattre.

Et, il rappelle les combattants du ghetto de Varsovie, des armées de la clandestinité.

L'orateur explique l'enchaînement du nazisme qui fait d'un homme un criminel qui plaidera non coupable parce qu'il n'a fait qu'obéir en loyal subordonné à son führer.

Faisant appel à une vigilance accrue, M. Schapira souligne que le nazisme est vivant, vivant dans une doctrine, vivant dans une politique.

Il dénonce en particulier l'entourage nazi de certains leaders arabes.

Et, après avoir fourni, dans un exposé fouillé, servi par un faisceau de preuves et de documents, la démonstration que le fascisme relève la tête, notre ami explique que les cadres nazis éparpillés de par le monde cherchent à maintenir le national-socialisme.

C'est pourquoi, souligne M. Schapira, les démocrates de tous les pays doivent établir un front commun de lutte contre le nazisme.

Enfin, il explique avec clarté que l'antisémitisme fait partie intégrante du racisme.

Il faut être solidaire avec toutes les victimes du racisme, parce que le racisme c'est la doctrine de la supériorité raciale d'un peuple sur un autre et que cela finit toujours par se retourner contre soi-même.

Et, en une formule extrêmement juste et frappante, M. Schapira fit comprendre que la guerre est le meilleur pourvoyeur des haines raciales : « Auschwitz, c'est aussi grave qu'Hiroshima ».

LA MOTION FINALE

Il est tard, déjà, quand M. Cuddel lève la séance, après avoir fait approuver la motion suivante :

« Répondant aujourd'hui 20 décembre 1960, à l'appel de la F.J.J.B., groupant 15 mouvements de jeunesse, des juifs et des non juifs, de toutes tendances philosophiques ou religieuses, se sont rassemblés à

l'occasion du prochain procès Eichmann pour rappeler les crimes perpétrés par les hordes nazies contre l'humanité entière et lancer une mise en garde contre les dangers d'une renaissance du nazisme et du militarisme.

« L'assemblée à l'unanimité demande que toute lumière soit faite sur toutes les phases du plan de la « solution finale de la question juive » et sur les atrocités commises au nom de la suprématie raciale.

« L'assemblée fait confiance à la presse et aux autorités compétentes en matière d'éducation de tous les pays pour qu'elles contribuent à former une génération de citoyens conscients de leur dignité et éduqués dans les principes des Droits de l'Homme.

« L'assemblée fait confiance à la Justice israélienne pour qu'Eichmann soit jugé conformément aux principes du Droit International et pour que toutes les révélations concernant le bourreau Eichmann condamné par coutumace au procès de Nuremberg soient portées à la connaissance de l'opinion publique mondiale, et que soit souligné le danger mortel que représentent les idéologies du national-socialisme et du fascisme pour une société édifiée sur les bases de la Charte des Nations-Unies.

« L'assemblée s'élève vigoureusement contre l'impunité dont bénéficient toujours trop de grands criminels nazis dans de nombreux pays. La jeunesse consciente de ses responsabilités de demain exige que soit éliminée radicalement l'influence directe ou indirecte de tous ceux qui ont eu une responsabilité quelconque dans le national-socialisme. A cet égard l'assemblée est persuadée que les aînés seront conscients du rôle éducatif qu'ils ont à remplir et de leur devoir envers la Jeunesse. »

L. G.

Chronique du C.C.S.J.

Janvier 1960. Il y a un an... Dans le climat fiévreux de la vague nazie et antisémite, un groupe de jeunes juifs décident la création du Cercle Culturel et Sportif Juif.

Cinquante-deux semaines de travail acharné et de résultats admirables. En un laps de temps aussi court, le C.C.S.J. s'est imposé à Bruxelles comme le mouvement représentatif d'une large partie de la jeunesse juive. La sérieux des dirigeants et la qualité de ses militants a permis à notre Cercle de présenter à ses membres, tant sur le plan culturel et artistique que dans le domaine des loisirs, un ensemble d'activités exceptionnelles.

Cinq cents jeunes juifs ont participé à nos activités durant cette année d'existence et les lecteurs de « Droit et Liberté » peuvent juger de la qualité de ces manifestations.

Nous abordons l'année 1961 avec comme but principal de renforcer la base de notre mouvement, rassembler encore plus de militants qui permettront à notre Cercle de se développer dans un sens encore plus large.

Cette année sera marquée par un événement de toute première importance : l'organisation de notre grand bal annuel. Ce bal confirmera la force et le dynamisme de notre mouvement. En attendant de vous y rencontrer, le Cercle Culturel et Sportif Juif vous souhaite une bonne année... et une carte de membre 1961.

Bernard GOLDBERG.

SAMEDI 25 FÉVRIER 1961
GALERIE LOUISE, de 21 heures à l'aube
LE CERCLE CULTUREL ET SPORTIF JUIF présente

JACQUES HELIAN
SA GRANDE FORMATION ET SES SHOWS
QUI ANIMERA LA

GRANDE NUIT DE BRUXELLES

AVEC LES FRERES JACQUES

LA VEDETTE ISRAËLIENNE

RIKA ZARAI

QUI TRIOMPHE A PARIS

AU BAR : Typique et Jazz
avec un orchestre de choix

Vente des cartes et location au C.C.S.J.

51, Boulevard du Jardin-Botanique — Tél. 175200 ou 174228

Visite à la maison d'Anne FRANK

P RINSENGRACHT 263, s'élève une maison en tous points semblable à celles que longent les canaux d'Amsterdam, et qui pourtant diffère dans son âme et dans son histoire. C'est là que vécut Anne Frank, et c'est au secret de cette maison qu'elle fut un jour arrachée.

Il reste aujourd'hui son abri vide et net de toute violence, ces chambres reliées par les escaliers raides des maisons hollandaises, aux couleurs sombres, aux fenêtres tapissées de noir qui ne s'ouvraient jamais sur la lumière du jour ni sur le marronnier de la cour. La Gestapo n'a laissé du mobilier qu'une poêle et une petite cuisinière rouillée, l'évier étroit. On peut voir également, et sans fausse pudeur, une autre pièce qui donne la mesure de la servitude endurée. Le grenier était l'échappée sur la fantaisie, comme le sont toujours les greniers, mais ici davantage sur l'espérance.

Ces pièces, dans leur petitesse et dans leur raccourci, contiennent encore la vie qu'elles ont protégée, malgré la brutalité qui les a physiquement dénudées. Cette nudité se trouvait déjà dans le simple crochet qui reliait le secret de la maison double au placard masqué de registres, dont la fragilité était une gageure, et qui retombait sans bruit sur un bout de chiffon. Cette nudité battue en brèche par quelques entailles sur un mur, celles qui indiquent la croissance d'Anne Frank, que son père a marquée dans le plâtre, comme le font tous les parents. Ces entailles nous rappellent mieux que toute pensée qu'il s'agissait d'une enfant, d'une très jeune fille qui collait sur les murs de sa chambre, pour la rendre moins triste, des photographies de magazines.

Cette atmosphère légère donne un malaise, cet ordre dévot le désordre et l'arrachement dont ces pièces ont été le témoin et qui furent lisibles au père d'Anne Frank, lorsqu'il revint et qu'il trouva, éparpillé au sol, le journal de sa fille. Il est difficile d'accomplir ce retour en arrière, quand le calme est installé, avec la mort. Il est difficile de croire que ce ne fut pas un cauchemar, mais la vie. Il est difficile, enfin, d'éviter le souvenir du massacre général dans lequel s'insèrent la vie et la mort d'Anne Frank, cette vie et cette mort ni plus ni moins exemplaires que des milliers d'autres vies et d'autres morts.

ET cependant, ce n'est pas tant à ce souvenir que s'attache M. Frank, le père d'Anne ; car, si *Anne Frank Huis* a été inauguré le 3 mai 1960, c'est en mémoire de la violence particulière qu'a subie une communauté humaine, mais aussi dans l'espoir d'établir une meilleure compréhension entre les hommes. Le dessein de M. Frank n'intéresse pas seulement le passé mémorable, mais encore la prévision non utopique et volontaire du concert des peuples. Et là, nous a-t-il dit, se pose le problème de l'efficacité personnelle : trouver ce qu'on appelle « the right man in the right place ». Il l'a déjà rencontré en M. Henri van Praag qui, ajoutant cette tâche à de nombreuses autres fonctions, a pris la direction d'*Anne Frank Huis*.

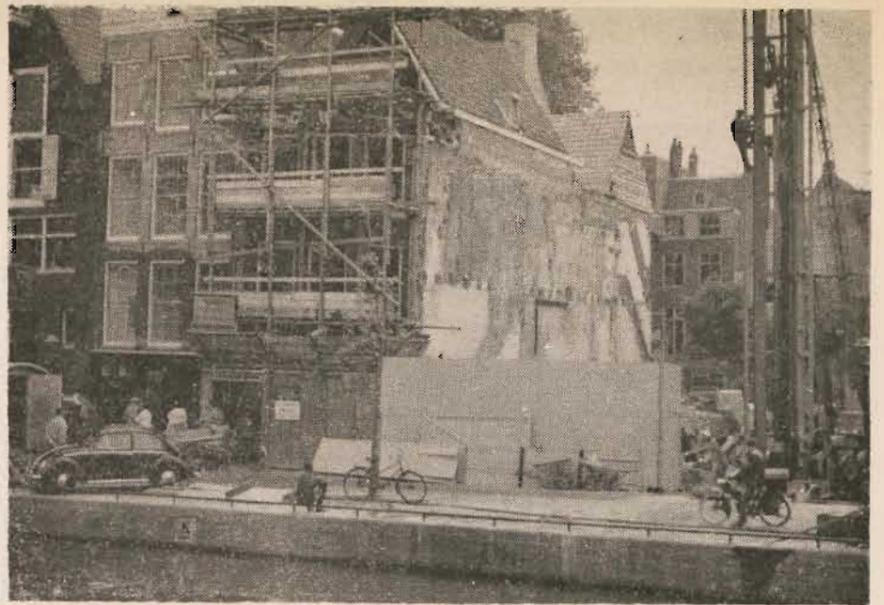
C'est à M. Van Praag que nous avons demandé quelles personnes venaient visiter *Anne Frank Huis* (à ce sujet, un livre sera mis à la disposition des visiteurs, afin qu'ils puissent y consigner leurs impressions). Ce sont en général, comme il fallait s'y attendre, ceux qui ont lu le Journal d'Anne, ou ont vu le film ou la pièce de théâtre. C'est ainsi qu'un véritable réseau d'affection s'est établi autour de la personnalité d'Anne Frank. Certains visiteurs, nous dit M. Van Praag, se jettent dans les bras de M. Frank, avec les marques de la plus

grande émotion. (A dire vrai le visage de M. Frank est empreint d'une singulière beauté et bonté d'expression.) Les universités américaines ont largement diffusé l'œuvre théâtrale, qui fait revivre les événements de manière plus directe que le film. Les étudiants moscovites, d'autre part, ont monté cette pièce et l'ont présentée au public. M. Frank vous dirait encore qu'il reçoit des lettres personnelles du monde entier, témoignant de la passion que suscite le martyre juif en la personne d'Anne Frank. (Et c'est alors que devient légitime le culte de la personnalité... En effet, quel moyen plus efficace possédons-nous de faire passer en autrui notre expérience, que d'offrir à la sympathie naturelle le visage particulier de telle jeune fille, de tel homme ou de tel enfant ?)

Les lettres les plus bouleversées parviennent du Japon, où la guerre a laissé sans conteste les marques les plus brutales et où elle demeure mieux qu'ailleurs dans la mémoire affective des individus. Les étudiants ont donné de nombreuses et excellentes représentations de la pièce.

De même, les visiteurs les plus contrits, les plus profondément émus, sont les jeunes Allemands (« les meilleurs », précise M. Van Praag) qui mesurent l'inhumanité dans laquelle ont vécu leurs parents et à laquelle ces parents ont permis de réduire tant de peuples aux côtés du peuple juif. De nombreuses maisons du souvenir d'Anne Frank ont été ouvertes en Allemagne, qui prolongent ces réactions et leur donnent validité. D'autre part, il n'est pas hors de propos de noter que la projection du film *Mein Kampf* a provoqué un mouvement de révolte dans la jeunesse allemande et de vives questions à l'adresse des aînés.

Il n'est pas surprenant que la jeunesse, la « meilleure » hélas et non toute la jeunesse, se cabre devant des actes aussi peu naturels, qui n'ont de raison d'être dans aucun système de pensée normal — pour n'employer qu'un langage mesuré. Il est souhaitable de drainer cette révolte, de la rendre active, de lui faire soulever les montagnes de l'incompréhension mutuelle des hommes. C'est là le but du Centre de la Jeunesse que M. Frank et M. Van Praag projettent de



Adossée à la maison où vécut Anne Frank, l'Académie Anne Frank en pleine construction. Nous voyons également l'emplacement du futur Centre de la Jeunesse, qui accueillera les étudiants et les logera pendant la durée de leur séjour en Hollande. Comme fond à ces bâtiments, le marronnier dont Anne Frank parla si souvent dans son Journal.

fonder et qui réunira les jeunes du monde entier (je veux dire ceux qui ont au cœur la volonté de paix) dans le but commun du rapprochement et de la fraternité des peuples. Des conférences itinérantes sont envisagées, et à cet égard l'importance que doit prendre la collaboration du M.R.A.P. à l'œuvre de la future Académie Anne Frank n'est pas à souligner. Cette Académie s'adresse en priorité à tous les antiracistes militants et leur demande leur contribution.

M. Frank, par son souci toujours vigilant de restaurer l'humain dans le monde, s'est déjà acquis l'appui de nombreuses personnalités. Il a participé, en particulier, à la fondation du village de Vuppertale, où le Père Pire, prix Nobel de la Paix, a rassemblé un certain nombre de « personnes déplacées », ce qui revient à dire que la future Académie a moralement partie liée avec l'entreprise du Père Pire. Ce sont de tels liens qui garantissent à l'avance la grande audience que doit rencontrer le projet de M. Frank. Par ailleurs, la direction d'*Anne Frank Huis* est en constants rapports avec l'association allemande du *Sonnenberg*, présidée par M. Schultze, qui s'est signalée pendant la guerre même par son action antiraciste, travaillant à contre-courant à une époque dangereuse. M. Van Praag nous signale la *Werkschule* de Cologne, qui, sous la direction de M. Vordem Berge, groupe un millier d'étudiants, dont la moitié vient des quatre coins du monde (dix Israéliens, notamment, rendent significative l'importance

d'un tel rassemblement). M. Vordem Berge fait preuve d'une intelligence extrême des causes et des effets de l'antisémitisme, et tient à affirmer : « Nous vous donnons l'assurance que nous n'oublierons jamais ». Il faut ajouter à ces marques de compréhension et de contrition, le fait que certaines villes allemandes versent des contributions pour que les élèves des écoles et des universités puissent faire un voyage en Hollande et visiter *Anne Frank Huis*. Il faut encore remarquer que le maire de Francfort, ville natale d'Anne Frank, entretient les rapports les plus étroits avec la direction d'*Anne Frank Huis* et ne manquera pas, le jour venu, d'apporter son aide à l'Académie Anne Frank, de concert avec toutes les personnalités dont M. Frank et M. Van Praag peuvent se targuer d'avoir l'amitié.

Tout cela n'est-il pas en faveur d'un renouveau irrésistible des mentalités ? Et ce Centre de la Jeunesse, projeté par le père d'une jeune victime de la haine raciste, n'est-il pas déjà un rempart contre cette haine et cette inintelligence de la vie, qui ont présidé à tant de morts, de souffrances et de peines perdues ?

Perdus ? Non pour nous qui, de toute notre volonté, entreprenons d'en sauvegarder la mémoire et d'en tirer, en dépit de tout ce qui la menace de nouveau, l'énergie créatrice nécessaire à l'édification d'un monde sans discriminations et sans limites, où il soit enfin permis de vivre.

Pierrette PELISSON.

Notes à propos d'EICHMANN

(Suite de la première page)

cette sincérité touche au fond du problème. Si, en effet, la supériorité raciale est dogme d'Etat, la loi (ou le Führer, qui est la loi incarnée) couvre et valide, explicitement ou implicitement, tous les moyens de servir la race. La torture, la concentration, la génocide deviennent alors des actes de gestion administrative courante, au même titre que le transport par fer ou la distribution d'électricité.

De là le caractère rond-de-cuir de certains documents monstrueux. Par exemple, de la directive de Goering à Heydrich (31 juillet 1941) visant à « organiser la solution totale de la question juive dans la sphère d'influence allemande en Europe » (5). Par exemple, encore, d'un certain nombre de pièces relatives à la section IV B 4, dirigée par Eichmann à l'Office central pour la Sécurité du Reich (questions juives) (6).

De là aussi, en République fédérale allemande, la campagne, déjà ancienne, contre tout complexe, individuel ou collectif, de culpabilité quant aux soi-disant crimes de guerre : les verdicts de Nuremberg sont présentés comme de vulgaires injustices (7).

De là, enfin, la multitude de nazis qui président des tribunaux, dirigent des polices, siègent dans des états-majors, honorés d'avoir su, dans l'intérêt du plus grand Reich, adapter leurs actes aux nécessités de l'heure — avant et après 1945. Qui s'aviserait de critiquer des fonctionnaires loyaux ? (8).

2° La défaite, cependant, avait jeté quelque trouble parmi ces bureaucrates. Chacun prit ses dispositions pour les mauvais jours, les plus compromis envisageant les solutions les plus radicales. Les projets d'Eichmann nous sont à cet égard connus par le témoignage d'un de ses fondés de pouvoirs, Wisliceny, devant le Tribunal américain de Bratislava (9). Voici le passage : « J'ai assisté à un entretien avec Eichmann et P., au cours duquel ils ont discuté de l'éventualité d'un effondrement militaire allemand et de l'occupation de l'Allemagne. Eichmann déclara que, dans ce cas, il allait

se réfugier, avec quelques fidèles et les membres les plus ténérables de son service, dans le Muhlviertel ou dans les Tennenberge, pour former des groupes de partisans, en attendant l'explication finale entre l'Est et l'Ouest. »

Témoignage éminemment instructif.

D'abord, parce qu'il éclaire, chez les dignitaires nazis, une double certitude : celle qu'à terme ils deviendront des soldats de l'Ouest, celle qu'alors tout crime leur sera pardonné. Or, s'il se trouve qu'Eichmann était trop marqué pour que ce calcul fût juste à son propre égard, le raisonnement n'en reste pas moins exact dans la plupart des cas. Le M.R.A.P. ne cesse de le dénoncer.

Ici intervient un autre aspect de l'affaire. Si compréhensifs soient ses alliés envers le recrutement par l'Allemagne de ses administrateurs et officiers, encore doivent-ils parfois compter avec l'opinion. Il existe donc un « intérêt d'Etat » à ce que le public ignore certains passés. Sous cet angle, Eichmann est dangereux. S'il parle, qui nommera-t-il ? (10). Peut-être la plainte argentine au Conseil de Sécurité, d'ailleurs fondée en droit international positif, n'était-elle pas complètement étrangère à cet amical souci ? (11). L'extradition tentée par Bonn, les pressions dont M. Ben Gourion aurait été l'objet y répondent sans aucun doute (12). Jusqu'ici la vérité garde ses chances : espérons qu'Eichmann ne se suicidera pas avant mars.

(1) Comme le présente la presse fasciste : ex. « Rivarol », 1^{er} septembre 1960.

(2) L'essentiel des documents se trouve dans « Le dossier Eichmann », publié en 1960 par le Centre de documentation juive contemporaine : cf. aussi : « Evidence », n° 84 (juin-juillet 1960).

(3) « Libre Belgique », 21 déc. 1960.

(4) Traduction dans « L'Express », 1^{er} décembre 1960.

(5) Document PS 710, reproduit dans « Le dossier Eichmann », p. 86. Voici le texte complet de la directive : « Le Reichsmaréchal du Grand Reich allemand, Commissaire au plan de quatre ans Président du Conseil des Ministres pour la défense nationale, au Chef de la SIPO et

du SD, SS, Gruppenführer Heydrich. Comme complément à la tâche (qui vous fut assignée le 24 janvier 1939), consistant à obtenir une solution aussi avantageuse que possible de la question juive par la voie de l'émigration et de l'évacuation, je vous charge — par la présente — de procéder à tous les préparatifs nécessaires pour organiser la solution totale de la question juive dans la sphère d'influence allemande en Europe. Tous les autres organes gouvernementaux doivent coopérer avec vous à cet effet. Je vous charge en outre de m'adresser, sous peu, un plan d'ensemble concernant les mesures d'organisation et le matériel nécessaire pour réaliser la solution du problème juif. (Signé) Goering. »

(6) Dans « Le dossier Eichmann », pp. 151 et ss.

(7) Ex. : « Die lebende Vergangenheit » (Le passé vivant), manuel de l'enseignement secondaire, 1958, écrit, parlant des procès de Nuremberg : « Le peuple allemand a une attitude critique envers ces procès, car il est convaincu que nombre de sentences furent injustes, étant donné que procureurs et juges se trouvaient encore sous l'influence d'une propagande haineuse. »

(8) V., notamment : rapport présenté à la conférence internationale de presse de Berlin, 23 mai 1957 ; — rapport présenté à la conférence internationale de presse de Berlin, 21 octobre 1958 ; — « The German Dilemma », publié par le Congrès mondial juif, 1959 ; — Résistance Unie, organe de la F.I.R., janvier 1960.

(9) Dans « Le dossier Eichmann », p. 113.

(10) Selon « La Tribune des Nations » du 29 août 1960, de « déchirantes révélations » pourraient concerner, entre autres, le Dr von Bergen, chef des relations commerciales au Ministère des Affaires étrangères, le Dr Gerte, conseiller au même ministère, le Dr Becker, ambassadeur au Caire, le Dr Kleiber, ambassadeur à Rome, etc.

(11) On sait que le Conseil a condamné Israël à « une réparation adéquate », ce qui équivaut à une absolution.

(12) « Tribune des Nations », ibidem. Ce serait le ministre allemand von Schryver qui, le 21 juin 1960 à Bruxelles, aurait exprimé à M. Ben Gourion ce qu'il peut y avoir de « désagréable et même d'indésirable dans un trop bruyant procès d'Eichmann ».

L'ex-Commandant d'Auschwitz arrêté

Le Sturmabführer SS Richard Baer, qui fut le dernier commandant du camp d'Auschwitz, a été arrêté le 20 décembre à Friedrichsruh, près de Hambourg.

Membre du Parti nazi depuis 1930, Baer était devenu SS en 1932. Il avait occupé des fonctions de plus en plus responsables dans les camps de Dachau et Neuengamme avant d'être affecté à Auschwitz, où il s'ingénia à augmenter le nombre des victimes quotidiennes.

Lorsqu'il a été arrêté, il travaillait comme ouvrier agricole dans une propriété du prince Otto von Bismarck, député démocrate-chrétien au parlement de Bonn.

Il se mit au garde-à-vous et dit aux policiers : « J'étais officier, je veux qu'on me traite en conséquence. »

Les lâches vivent d'espoir...

Le réalisateur des « Tripes au soleil », Claude-Bernard Aubert, vient de s'attaquer à nouveau au racisme dans son film « Les lâches vivent d'espoir », qui doit sortir prochainement sur les écrans. Ce film courageux, qui raconte les amours fraîches et émouvantes d'une étudiante parisienne, Françoise, et d'un étudiant antillais, Daniel, dénonce avec vigueur les préjugés qui s'opposent jusqu'à la dernière image au bonheur des deux jeunes gens. Quelques allusions à la guerre d'Algérie lui ont, d'autre part, valu des cumuls avec la censure.

Co-auteur du scénario et des dialogues, Jean Rousselot a écrit parallèlement au film un roman qui porte le même titre (Editions Pierre Seghers) et dont nous publions ici quelques pages.

La première scène se passe à la Sorbonne au cours du professeur Baron-Daber, dit « le bon Dabe », qui occupe une chaire de « morphobiologie antiraciste ». Son cours, qui peut sembler étrange, et parfois discutable, ne manque cependant pas d'intérêt...

VOILA comment raisonnent la plupart des gens. Pour eux, le Nord-Africain, le Noir, le Jaune, le Rouge, ne peuvent être que des humains de qualité inférieure. »

Sans même y penser, Françoise se tourna vers Daniel, mais il ne s'en aperçut pas et elle en fut heureuse : il faudrait qu'elle prenne l'habitude de ne pas réagir à la moindre allusion faite devant elle et lui, à la question raciale. Aujourd'hui, où il ne s'agissait que de cela, elle devait être plus vigilante que jamais. Ne même pas se laisser aller à une pression de main sous la table. Elle arrangea son cahier qui avait glissé, médita quelle note elle y pourrait inscrire ; mais tout était à noter...

— On a beau leur dire que les Chinois ont inventé la vaccination...

Quelles images passaient derrière les yeux de Daniel ? Quels sentiments se nouaient dans son cœur ? Elle le devinait, à côté d'elle attentif, réceptif, un peu plus triste que d'habitude peut-être... Tout cela le concernait tellement ! Mais comment savoir, au juste ce qu'il éprouvait ?

Le « bon Dabe » fut interrompu par l'entrée d'une vieille femme à lunettes, sèche, curieusement accoutrée, du genre « rat de bibliothèque », qui chevrotait :

— C'est bien ici le cours de philologie berrichonne ?

Elle était si drôle que les garçons et les filles éclatèrent de rire.

— Non, lui répondit l'un d'eux, ici, on parle des bicots...

La vieille eut un hoquet de stupeur et battit en retraite. Baron-Daber leva les yeux au ciel.

— Vos gueules ! lança un garçon à ses camarades.

— On a beau leur dire, reprit le prof', que les Arabes ont inventé l'algèbre ; que les médecins noirs pratiquaient la trépanation bien avant que l'Europe en eut conçu la possibilité, ils croient qu'on leur raconte des histoires.

Il fit quelques pas et se frotta les mains lentement, fortement, comme s'il pétrissait les idées avant de les mettre en circulation ; c'était là un de ses gestes familiers.

L'image, reprit-il, garde cependant, dans sa nudité, quelques chances de les convaincre. C'est pourquoi, depuis que j'occupe cette chaire de morpho-biologie antiraciste, j'ai fréquemment recours au cinéma. Aujourd'hui, j'ai projeté devant vous un petit film où il s'agissait d'Arabes, c'est-à-dire de gens de race blanche. J'aurais aussi bien pu choisir une bande où les victimes du racisme eussent été des Jaunes...

Il prit un temps, ses yeux scintillèrent derrière ses lunettes et il sourit légèrement :

— Mais oui, des Jaunes... Vous savez bien, le péril jaune, le rire jaune, les amours jaunes, le travail jaune... Ou bien des Rouges, je veux dire ; des Communistes... Ou bien des Juifs, qui sont, après tout, aussi blancs que les Rouges...

Une vague d'hilarité courut vers les travées. Il en avait de bien bonnes, aujourd'hui, le cher vieux « Dabe » ! Mais il n'eut qu'à lever la main pour que le silence se fit.

— Ne plaisantons pas ; on n'en a pas le droit, fit-il, son visage redevenu soudain très grave. Le racisme est une lépre abominable qui gagne chaque jour du terrain. Un tel sujet doit être traité sérieusement.

tournant imperceptiblement la tête, Françoise regarda le profil tendu de Daniel, son nez frémissant, et se sentit pleine de tendresse et d'admiration pour lui. Oui, elle admirait cette beauté virile et noire, ce port noble, presque hautain...

Le plus triste, continuait Baron-Daber, c'est que le dernier des ignorants et des crétiens n'est pas seul à faire du racisme. Trop de gens intelligents et ins-

truits ont, eux aussi, le complexe stupide de la supériorité du Blanc, de l'Occidental... Ainsi, et de nos jours encore, certains philosophes et certains meneurs d'hommes n'ont-ils pas craint de fonder leur système sur cette prétendue supériorité.

...Elle aurait voulu dire à Daniel qu'elle l'aimait, qu'elle n'avait jamais été aussi proche de lui qu'en ce moment...

— Attention, jeunes gens, le racisme n'est pas le triste, le honteux privilège d'une seule race : le Jaune n'aime pas le Noir ; le Noir n'aime pas le Jaune ; tous deux détestent le Juif qui le leur rend bien et qui n'aime pas non plus l'Arabe... Donnez droit de cité à une race méprisée : poussée par l'esprit de revanche, elle fera du racisme à son tour, avec plus de violence encore et sans omettre d'utiliser, elle aussi, des arguments pseudo-scientifiques.

Françoise frissonna en sentant les doigts de Daniel se refermer sur son poignet ; en même temps qu'elle, il avait éprouvé le sentiment que leur amour était bien au-dessus de tous ces obstacles. Leur amour à eux. Parce qu'il était

« Elle le devinait, à côté d'elle, attentif... »



Lui ; parce qu'elle était Elle ; parce que, bien sûr, pour soi, ce n'est jamais comme pour les autres.

— L'attitude raciste, poursuivait « le bon Dabe », n'est d'ailleurs pas toujours fondée sur une question épidermique ou ethnique ; à l'intérieur d'une même race, il y a des nations, des classes, des clans, des familles, des voisins de palier, des compagnons de chaîne qui se haïssent et se déchirent.

Daniel était retourné à son attention, à sa tension ; de temps en temps, il inclinait le front, sans cesser de regarder le professeur, et cela lui donnait des airs de taurillon qui va bondir ; il avait lâché la main de Françoise et ses longs doigts bruns, dont les côtés étaient presque roses, jouaient machinalement avec un crayon. Pour ne pas le gêner, elle regarda au delà sur les travées de droite.

★

Voici maintenant une autre scène significative :

EH, vise un peu ! dit Métivier en retenant Leduc par le bras comme ils entraient dans la rue de de l'Hirondelle : qu'est-ce qu'il fabrique ce gars ?

— On dirait qu'il colle une affiche. — Des clous ! Il est en train de peindre des trucs sur le mur. Viens ; on va voir ça de plus près.

Ils s'enfoncèrent dans la pénombre en feutrant leurs pas. Le type, très pris par sa besogne, ne les entendit que lorsqu'ils furent à quelques mètres. Il avait choisi un large pan de crépi, à bonne distance des lampadaires, et y barbouillait, en grosses lettres un MORT AUX JUIFS auquel il ne manquait plus que l'S final quand il se retourna. Métivier braqua sur lui la lampe électrique qui lui permettait de grimper ses six étages dont la minuterie était toujours en panne. Une pauvre petite bouille affolée leur apparut.

— Qu'est-ce qu'ils t'ont fait les Juifs, pauvre con ? cria Métivier.

Le garçon esquissa un mouvement de fuite, mais il se vit coincé et demeura sur place, clignant des yeux, le pinceau pendant. Il pouvait avoir dix-huit ans, portait un blouson jaunâtre et un blue-jean. A ses pieds, un pot de peinture blanche dégoulinait. Leduc lui envoya une beigne, du revers de la main :

— Tiens, salaud !

Il leva le coude pour se protéger mais, aveuglé par la lampe électrique de Métivier, ne vit pas arriver le solide crochet que celui-ci lui lança dans les côtes. Le souffle coupé, il hoqueta :

— Non mais... Je ne vous...

Un direct dans l'estomac le plia en deux et il lâcha son pinceau. Leduc n'y était pas allé de main morte.

Ça va, dit Métivier en éteignant sa lampe. On va l'emmenner chez Pierre, his-

toire d'être tranquilles pour regarder ce qu'il a dans le ventre.

— Laissez-moi... pleurnicha le garçon.

— Tout à l'heure, mon pote, dit Leduc. On a d'abord un petit compte à régler. Ramasse ton pot de peinture et ton pinceau.

— On n'attendait plus que nous, dit Métivier. Ils vont avoir droit à un drôle d'intermède.

— Qu'est-ce que vous allez me faire ? demanda plaintivement le « prisonnier » comme ils arrivaient sous une pancarte « Vous qui entrez ici, abandonnez toute espérance » qui marquait l'entrée du domaine de l'Artiste.

— Tu le verras bien, fit Leduc en ouvrant la porte sans frapper. Allons, entre !

Comme il hésitait, un coup de pied dans les fesses le propulsa et il alla s'écrouler sur les genoux et sur les coudes au milieu de l'atelier, lâchant le pot de peinture et le pinceau. Les filles poussèrent des cris effrayés. Daniel, qui se balançait sur une chaise, sauta sur ses pieds. Pichon, qui avait une bonne face de séminariste rigoleur, regarda, pardessus ses verres épais, le garçon à quatre



« Je m'en fous des Juifs ! On m'a promis du frie... »

pattes. Pierre s'avança, très maître-d'œuvre-dont-on-dérange-le-bridge :

— Qu'est-ce que c'est que ce type ?

— Un salaud qui salissait les murs, dit Métivier. MORT AUX JUIFS ! qu'il écrivait, monsieur...

— T'es dingue, ou quoi ? demanda Pierre au gars qui se relevait en soufflant.

Daniel se rassit et se mit à manger une pomme. Il eut semblé tout à fait indifférent à la scène si une grosse veine n'avait battu sur son front. Au fond de l'atelier, sur la petite estrade qui menait au coin-cuisine, les filles se serrèrent instinctivement les unes contre les autres. Pichon lui, s'avança, tendit la main au barbouilleur et l'aida à se remettre sur pied. Watrin, le guitariste, qui n'avait pas bougé, lâcha trois petites notes séparées, ironiques.

— Tu connais le coup du petit-juif ? demanda Pichon au gars qu'il venait apparemment de secourir et — v'lan ! — il lui envoya son coude dans les côtes.

Le barbouilleur, haletant, regarda de tous côtés avec désespoir. Il était fait comme un rat. Un pauvre bougre, qui n'avait pas l'air plus méchant qu'un autre. Ses cheveux qui lui tombaient sur les yeux, son menton mou, la petite médaille qui brillait dans l'échancrure de son blouson lui donnaient l'aspect d'un gosse ; un gosse malheureux, qui s'est trop tôt pris pour un homme et voudrait bien faire marche arrière, retourner au giron.

— Allez, dit l'Artiste, vaguement conciliant, explique-nous pourquoi tu écris des conneries comme ça...

— J'sais pas, bafouilla le gosse, une petite lueur d'espoir dans ses yeux fuyants.

— Tu en es resté à l'Affaire Dreyfus ? intervint Métivier d'une voix sèche.

— J'sais pas...

Métivier haussa les épaules.

— Il ne sait pas !

Un autre copain, qui n'était pas sorti de son coin jusqu'à ce moment, s'approcha vivement et prit le barbouilleur par le bras. C'était Robert, un garçon gentil, mais secret, ombrageux ; depuis quelques jours, il tournait à l'aigre, son sursis d'incorporation était à deux doigts d'expirer. Il tendit en avant sa face maigre, un peu fiévreuse :

— On lui ferait dire n'importe quoi, à ce gars-là ! C'est parce qu'il y a des salauds comme lui que les autres acceptent de se faire casser la gueule pour n'importe quelle cause.

Il secoua furieusement le gosse et lui ordonna :

— Répète ce que je vais dire : « Vive de Gaulle ! »

L'autre le regarda avec un curieux mélange d'incrédulité, de crainte et d'ironie.

— Allons, répète !

— Eh ben... Vive de Gaulle !

— Et maintenant, crie : « Vive Khrouchtchev ! »

La crainte fondait sur le visage du barbouilleur ; il eut un rictus narquois ; mais le sursitaire ayant levé la main pour le caloter, il s'exécuta :

— Vive Khrouchtchev !

Métivier enchaina :

— Vivent les Flics ! Allons, répète...

— Vivent les Flics !

— Un vrai phonographe, dit l'Artiste.

Dans le silence qui suivit, le guitariste laissa tomber une nouvelle pincée de notes qui mirent un temps fou à se dissoudre. Daniel, sa pomme avalée, se plongeait obtusément dans un livre. Françoise regardait sans la voir la nuit piquetée de lumières qui emplissait tout le pan vitré de l'atelier. « Si ça continue trois minutes de plus, je m'en vais... » Partagé entre la terreur et l'espérance, le barbouilleur essayait de faire bonne contenance sous les regards convergents de Leduc, de Métivier, de Pichon, du sursitaire et de l'Artiste. Cependant, sa figure blême était emperlée de sueur et il ne pouvait contenir sa respiration saccadée. « Ils vont peut-être me foutre la paix à présent... Non ! ils mijotent quelque chose... »

La chose, Métivier la trouva soudain : pas violente, mais marrante ; une bonne leçon dont le gars se souviendrait longtemps...

— On va le foutre à poil et le badigeonner un brin. Comme ça sa peinture n'aura pas servi à rien !

Ils sautèrent sur le malheureux et entreprirent de lui arracher son pantalon. Il rua, se débattit, cria :

— Lâchez-moi ! Lâchez-moi !

Leduc avait plongé le pinceau dans le pot ; il lui en passa un large coup sur les fesses, tout en se demandant si ce qu'il était en train de faire n'était pas un peu ignoble.

— Lâchez-moi... répétait le gosse.

Il ne criait plus, il pleurnichait. Ils eurent, tous en même temps, envie de le laisser tranquille ; ça allait comme ça... Lui, sentant leur poigne se relâcher, banda ses forces et tenta une percée. Un croc-en-jambe de Métivier l'envoya s'écrouler sur un banc, juste en face de Daniel. Celui-ci gronda :

— Foutez-lui la paix ! Vous ne voyez pas qu'il est claqué, ce gars-là ?

Ils s'arrêtèrent, soufflèrent, un peu gênés. Le barbouilleur, courbé sur la table, se mit à pleurer doucement, en rajustant son pantalon. « Et ces garces de filles, qui ont vu ça... »

— Pourquoi fais-tu ce sale boulot ? lui demanda Daniel à mi-voix, du ton dont on confesse un enfant.

Il ne répondit pas ; ce nègre lui tendait peut-être un piège ; et les autres, qu'il sentait derrière lui, n'attendaient sans doute qu'un signe pour lui retomber dessus... Il renifla, se passa la main dans les cheveux et essaya de comprimer les battements exagérés de son cœur.

Daniel insista :

— Sais-tu seulement ce que c'est qu'un Juif ?

Ils l'emmerdaient, à la fin avec leurs questions ! Ce mec-là comme les autres ! Ils s'enhardit :

— Je m'en fous des Juifs ! On m'a promis du frie, un point c'est tout, et comme j'étais sans un... Si vous avez un autre job à me donner !

Daniel haussa les épaules et poussa vers lui un compotier plein de fruits.

— Tiens, mange.

DROIT ET LIBERTÉ

MENSUEL

15, Fg Montmartre - Paris (9^e)

Tel. : PRO. 82-78

Tarif des abonnements

FRANCE :

Un an : 7,50 NF

Abonnement de soutien : 15 NF.

ETRANGER

Un an : 12 NF

Compte Ch. Post. : 6070-98 Paris

Pour les changements d'adresse envoyer 60 fr. et la dernière bande.

EN BELGIQUE :

On peut se procurer « Droit et Liberté » ou s'abonner au « Cercle Culturel et Sportif Juif », 51, Bd du Jardin-Botanique, à Bruxelles.

Les versements peuvent être effectués au C.C.P. 278947, de M. S. Gutman, Bruxelles.

Le numéro : 10 francs belges.

L'abonnement annuel : 100 FB.

Abonnement de soutien : 150 FB



Journal composé et imprimé par des ouvriers syndiqués S.P.E.C. - Châteauroux Gérante : S. BIANCHI.